

Actes du Colloque

La fête réussie

& les rassemblements festifs dans l'espace public

Résultats et analyse de l'enquête sur la fête réussie

Interventions et conférences de :



Christophe Moreau

sociologue à Jeudevi, chercheur au LARES/Université Rennes 2



Véronique Nahoum Grappe

anthropologue, chercheuse à l'EHESS



Normand Filion

sociologue, chercheur à l'Université
Toulouse/Le Mirail

Présentation de la plateforme nationale sur les cafés cultures

Le colloque s'est tenu à Rennes, les 6 et 7 décembre 2010



Responsables de la publication :

Benoit Careil
Président d'Adrénaline

Christophe Moreau
Sociologue à Jeudevi,
Chercheur associé au LAS/Université Européenne de Bretagne

Avec la collaboration de :

Gilles Droniou
Sociologue, chargé de recherche à JEUDEVl, trésorier d'Adrénaline

Cécile Dubois
Etudiante en Master 2 de sociologie, secrétaire d'Adrénaline

Christophe Pecqueur
Doctorant en sociologie au LAS/Université Européenne de Bretagne
Assistant de recherche à JEUDEVl

Justine Monmarqué
Assistante de recherche à JEUDEVl

Rachel Mouézy
Etudiante en sociologie, membre d'Adrénaline

Contacts :

ASSOCIATION ADRÉNALINE
chez Benoît Careil, 20, rue de Brest – 35000 Rennes / 02 99 54 35 41
www.adrenaline.asso.fr
courriel : careil.benoit@wanadoo.fr

JEUDEVl
Le Ruisseau – 35380 Paimpont
www.jeudevi.org
courriel : contact@jeudevi.org

Le Colloque « La fête réussie et les rassemblements festifs dans l'espace public » a bénéficié du soutien de la Ville de Rennes, de la Région Bretagne dans le cadre du dispositif ASOSC (Appropriation Sociales des Sciences), de l'IREB, l'Institut de recherches sur les boissons (contrats 2009/15 et 2010/27) et de Spectacle Vivant en Bretagne.



*« En prenant collectivement
en compte les dimensions positives de la fête,
on maîtrisera mieux collectivement
ses dimensions négatives ».*

*Jean-Michel Lucas
Extrait des CAHIERS DE DOLEANCES
SUR LA GESTION PUBLIQUE DE LA FETE
Synthèse des Etats généraux de la fête
Rennes, le 16 mai 2005*

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION	5
I - LA FETE REUSSIE	7
1- Sur les facteurs de régulation des consommations festives	7
2- Mieux comprendre les comportements festifs	9
3- L'évolution des pratiques festives	10
a. Les constantes de la fête	
b. Les évolutions contemporaines de la fête	
4- L'enquête « Qu'est-ce qu'une fête réussie ? »	13
Analyse de Christophe Moreau, rédigé par Christophe Pecqueur	
a. Que fait-on pendant une fête réussie ?	
b. Quand, où et avec qui réussit-on le mieux la fête ?	
c. Qui participe, et comment, à l'organisation d'une fête réussie ?	
d. Quelles émotions ressent-on au cours d'une fête réussie ?	
e. Qu'est-ce qu'on ne doit pas faire pour qu'une fête soit réussie ?	
f. Éléments de conclusion	
5- Le regard de l'anthropologue	25
Intervention de Véronique Nahoum Grappe	
6- Echanges avec le public	30
II - LES RASSEMBLEMENTS FESTIFS DANS L'ESPACE PUBLIC	33
1- Les surgissements festifs dans l'espace public	33
Conférence de Normand Filion	
2- Le regard de l'anthropologue	43
Intervention de Véronique Nahoum Grappe	
III - LES CAFES CULTURES	45
a. Qu'est-ce qu'un café cultures ?	
b. Les difficultés actuelles des cafés cultures	
c. La plateforme nationale des cafés cultures	

INTRODUCTION

Depuis 2006, l'association Adréraline cherche des pistes de solutions aux problèmes que peuvent poser les pratiques et les rassemblements festifs, tout en défendant l'importance de la fête dans le vivre ensemble. Cette recherche se construit en trois temps : production et la diffusion de connaissances, concertation entre populations, acteurs de la fête et pouvoirs publics, et expérimentation de nouveaux dispositifs et nouvelles pratiques.

La démarche d'Adréraline s'inspire de la synthèse des Etats Généraux de la fête qui ont eu lieu en mai 2005, à Rennes et qui concluaient sur la nécessité « d'innover dans la gestion collective de la fête, avec un seul objectif : mieux vivre ensemble »¹.

La synthèse, appelée *Cahiers de doléances sur la gestion publique de la fête*, affirmait deux principes fondamentaux : « la fête a de multiples significations, c'est un phénomène complexe qui doit être considéré comme tel », et « une règle de bonne gestion serait de partager les responsabilités de la gestion publique de la fête ». Elle proposait également trois pistes de travail : « la première piste est celle du bien connaître », « la seconde piste est celle du dialogue, de l'écoute, de l'échange », « la troisième piste est celle de l'action sous forme d'expérimentations concertées ».

Grâce au soutien de la Région Bretagne, Adréraline a pu mener de 2008 à 2010 un « projet d'expertise et de concertation pour une meilleure gestion publique de la fête en Bretagne ». Ces Actes de colloque sont la dernière étape de ce projet, ils complètent les acquis précédents, et nous l'espérons, améliorent notre compréhension de la fête telle qu'elle est vécue aujourd'hui par les populations.

Nous avons lors des précédents grands rendez-vous d'Adréraline abordé les dimensions négatives de la fête liées à des enjeux de société, de santé et de vivre ensemble. Nous avons pu mesurer combien la fête est le reflet de la société dans laquelle elle s'invente, traversée par ses contradictions, ses tensions et ses oppositions. Mais, malgré les cloisonnements générationnels, sociaux et culturels que l'on pouvait observer, nous avons aussi entendu beaucoup d'expressions similaires sur l'envie de fête.

C'est pourquoi nous avons souhaité, pour le second colloque d'Adréraline, nous intéresser aux dimensions positives de la fête. En amont du colloque, nous nous sommes lancés dans une grande enquête pour comprendre le vécu des populations lors des pratiques festives et leurs représentations de ce qu'est, pour elles, « une fête réussie ». Les résultats de cette enquête, menée pendant un an par les sociologues de Jeudevi, ont été présentés, analysés et débattus lors de la première journée du colloque.

La deuxième journée fut divisée en deux temps. Un premier temps fut consacré aux rassemblements festifs dans l'espace public, avec une conférence passionnante de Normand Fillion, commentée par Véronique Nahoum Grappe. Vous retrouverez ces interventions dans ces Actes. Dans un deuxième temps, deux ateliers plus spécialisés furent proposés, sur l'approche relationnelle dans la prévention et la réduction des risques, et sur les cafés cultures, avec l'annonce du nouveau dispositif national d'aide à l'emploi artistique dans les bars, présenté en dernière partie de ce document.

Nous espérons que ces Actes aideront ceux et celles qui participent à l'élaboration et l'application des politiques publiques qui touchent, de près ou de loin, à la place de la fête dans la société, et aussi ceux et celles qui entreprennent professionnellement ou s'engagent bénévolement pour que les fêtes soient plus belles et plus réussies.

Benoît Careil, président de l'association

¹ Les Cahiers de doléances sont téléchargeables gratuitement sur le site d'Adréraline : www.adrenaline.asso.fr, comme tous les documents de l'association

I - LA FÊTE RÉUSSIE



En 2010, Adrénaline demande à l'équipe de Jeudevi de réaliser une grande enquête par questionnaire sur le thème « Qu'est-ce qu'une fête réussie ? ». Christophe Moreau, sociologue au LARES/Université Rennes 2 et gérant de Jeudevi, en présente les résultats lors de la première journée du Colloque d'Adrénaline. Cet exposé est repris ici par Christophe Pecqueur, sociologue à Jeudevi, précédé d'un rappel des recherches précédentes de Jeudevi autour de la fête.

1. Sur les facteurs de régulation des consommations festives

Lors de précédentes recherches, Christophe Moreau et son équipe se sont intéressés aux pratiques festives des jeunes, dans deux contextes particuliers : la fête en appartement¹ et la fête dans les bars et discothèques². Chacune de ces enquêtes s'est appuyée sur des entretiens qualitatifs avec des jeunes et des professionnels, ainsi que sur des observations en milieu festif. L'enjeu central de ces travaux était d'identifier les facteurs de régulation des consommations festives.

La tendance à la privatisation des pratiques festives des jeunes (repli sur l'entre-soi du groupe d'appartenance, désaffection des lieux institués publics et semi-publics tels les bars et les discothèques³), a incité l'équipe de Jeudevi à explorer dans un premier temps cette scène festive partiellement opaque, et finalement peu documentée, que constitue la sphère du logement.

La fête en appartement

Il fut particulièrement intéressant de constater que, bien que l'atmosphère confidentielle du logement facilite potentiellement la libération des pulsions individuelles et la pratique d'excès en tous genres, des modes de régulation puissants continuent d'y tempérer, souvent de façon implicite, les comportements festifs. À côté des facteurs purement physiologiques, liés aux limites du corps en état d'ivresse avancée (fatigue, perte d'équilibre, sensation de malaise, vomissement, endormissement), il existe des facteurs sociaux de régulation, liés quant à eux à la dimension sociologique des consommations en milieu festif.

L'avancée dans le cycle de vie, « l'âge social », qui se manifeste au travers de passages comme l'accès au logement autonome, la formation du couple, la fin des études..., est sans doute un facteur déterminant dans l'évolution des pratiques festives des jeunes. En moyenne, c'est à partir de 21 ans, ce qui correspond à la troisième année d'études pour ceux qui en suivent, que le souci de soi et de son avenir professionnel, du confort résidentiel, et de sa vie sentimentale deviennent particulièrement prégnants et cadrent le vécu d'une partie des jeunes enquêtés. Les modifications constatées se traduisent schématiquement par une baisse d'intensité des pratiques festives des étudiants : des sorties moins fréquentes, moins d'ivresses excessives, une recherche de qualité dans les produits consommés.

Le deuxième type de facteur social de régulation observé, qui semble être le plus déterminant, tient à la capacité du fêtard à intégrer la présence d'un autre, réel ou symbolique, dans le cadre de la scène festive. À ce titre, l'intergénération, la mixité filles-garçons (notamment la drague), la célébration d'un événement reconnu collectivement (anniversaire, crémaillère...), voire l'irruption d'un tiers extérieur (voisin, passant qui « s'incruste »...), sont autant d'éléments qui mettent en jeu la confrontation au regard d'autrui et favorisent une prise de distance vis-à-vis de ses comportements.

A partir de 21 ans, le souci de soi et de son avenir professionnel, du confort résidentiel, et de sa vie sentimentale deviennent particulièrement prégnants et cadrent les pratiques festives

La présence d'autrui favorise une prise de distance vis-à-vis de ses comportements, forçant ainsi à une régulation des consommations

¹ MOREAU C., PECQUEUR C., Facteurs sociaux de régulation des consommations : ethnologie des soirées étudiantes en appartement, Cahiers de l'I'REB N°19, 2009, pp. 277-284.

² Enquête pour l'I'REB, « Le rôle des professionnels de la nuit dans la régulation des comportements festifs », Jeudevi, 2010

³ Voir : MOREAU C., SAUVAGE A., La fête et les jeunes, espaces publics incertains, Rennes, Éditions Apogée, 2006

La fête dans les bars et discothèques

En 2009, l'équipe des sociologues de Jeudevi, avec le soutien de l'IREB (Institut de recherches sur les boissons), approfondit sa réflexion en s'intéressant au milieu des bars et discothèques, et particulièrement aux rôles des professionnels de la nuit dans la régulation des consommations festives.

L'élément primordial fut d'abord de constater qu'en dépit des représentations stéréotypées, les établissements de nuit sont très peu confrontés à des problèmes engendrés par les consommations excessives de leurs clients. Les ivresses manifestes sont plutôt rares, et elles ne débouchent qu'exceptionnellement sur des problèmes de comportement (agressivité, outrage, violence) ou de santé (malaise, coma éthylique, blessure). Comment expliquer dès lors la tempérance générale dont font preuve les clients des bars et des discothèques ?

L'un des premiers éléments d'explication réside dans l'action des professionnels qui assurent une vigilance de tous les instants. Dès son arrivée le client est scruté, reconnu ou jaugé par le personnel de l'établissement dont la surveillance se prolonge tout au long de la soirée. Le critère principal d'appréciation est la « tenue » ; au sens propre, comme dans l'expression « tenue correcte exigée », toujours de rigueur dans la plupart des discothèques et motif potentiel de rejet, mais surtout au sens figuré de « tenue du corps » et de respect des convenances. Plusieurs patrons reconnaissent volontiers que le taux d'alcoolémie (réel ou supposé) de leurs clients n'est pas en soi un critère d'évaluation ; l'essentiel est comment se manifeste l'ivresse. Il est intéressant de remarquer que les compétences mises en œuvre par les professionnels de la nuit ne s'appuient globalement sur aucune formation préalable. L'apprentissage se fait sur le tas, au contact des anciens qui transmettent les rudiments du métier aux novices, et au travers de la mise en situation.

Au-delà de la surveillance et des interventions directes des professionnels, des facteurs beaucoup plus implicites semblent participer à limiter l'ivresse des fêtards dans les bars et discothèques. Ainsi, la simple présence des professionnels (adultes), parce qu'elle implique la confrontation des jeunes à un regard extérieur au groupe de pairs, est un élément susceptible de favoriser une prise de distance vis-à-vis de soi et de ses pulsions. Par ailleurs, on relève que la notoriété d'un établissement, « l'esprit du lieu », qui peut s'exprimer à travers l'affirmation d'un style musical, d'un art de vivre, de la personnalité charismatique du patron, d'une histoire singulière riche en événements festifs... , participe à créer un cadre dans lequel le bar ou la discothèque ne sont pas vécus par la clientèle comme de simples lieux de consommation. Pour la majorité des clients de ces établissements, la recherche de l'ivresse est un élément, souvent nécessaire ou incontournable pour « faire la fête », mais qui reste secondaire ; ces jeunes se rendent bien plus dans les bars et discothèques pour des motifs sociaux : affirmer une appartenance, voir et être vu, échanger, rechercher un partenaire... Dans les bars, ce sont les échanges verbaux (les discussions) qui constituent la base essentielle des interactions. Dans les discothèques, on passe à un régime d'échange davantage corporel, marqué par des attitudes, des postures, et une mise en scène de soi exacerbée (notamment dans une optique de séduction). On émet alors l'hypothèse que l'exercice des sociabilités, parce qu'il implique de conserver une certaine maîtrise de soi, s'accorde mal avec les ivresses excessives, et conduit le fêtard à autolimiter ses consommations.

Au-delà de ces éléments contextuels, il faut reconnaître que chacun n'est pas outillé de la même façon pour faire face aux situations de consommation en milieu festif, et se comporte en fonction de sa trajectoire individuelle et de sa personnalité.

Les établissements de nuit sont très peu confrontés à des problèmes engendrés par les consommations excessives de leurs clients

Dès son arrivée le client est scruté, reconnu ou jaugé, par le personnel de l'établissement dont la surveillance se prolonge tout au long de la soirée

La confrontation au regard d'adultes (le personnel), « l'esprit du lieu » qu'on se doit de respecter et l'exercice des sociabilités (discuter, danser, séduire...) conduisent le fêtard à autolimiter ses consommations

2. Mieux comprendre les comportements festifs

Nous avons déjà eu l'occasion de présenter les recherches de Christophe Moreau¹ sur les comportements festifs lors du précédent colloque d'Adrénaline, mais il nous semble important de rappeler ici la typologie des comportements définie par Moreau, elle est précieuse pour mieux comprendre la diversité des pratiques festives, particulièrement chez les jeunes.

C. Moreau a analysé les comportements festifs en fonction de critères comme l'histoire de la personne, sa construction identitaire, la présence de tiers lors des rassemblements festifs, les valeurs, la capacité d'engagement, la vision de l'avenir, etc. Ce travail l'a amené à construire une typologie des comportements festifs, à partir de deux axes d'analyse : « l'habileté sociale » et « la régulation émotionnelle ». Il distingue ainsi cinq profils de comportements festifs : le fêtard, le mal-à-l'aise, le conformiste, le casse-cou et le libertin.

Le « fêtard » représente une alternance « idéale » entre plaisir et renoncement, entre quant à soi et relation à l'autre. Sa capacité de négociation lui permet de communiquer avec ses contemporains, avec les autres générations, tout en affirmant sa propre singularité. L'ivresse n'est pas le but avoué et recherché dans ses soirées, ce qui compte c'est d'être avec ses copains indépendamment du contexte de cette rencontre. La fête est aussi un moyen de nouer des contacts en dehors de la sphère amicale. L'ivresse n'est pas obligatoire, des formes de plaisirs ludiques, par exemple, sont tout autant appréciés (DVD, jeux vidéo).

Le « mal à l'aise » est plutôt replié sur soi, a tendance à se restreindre ou à prendre beaucoup de précautions, et connaît donc un sentiment de culpabilité à l'égard de ses consommations festives. Distant vis-à-vis de ses pairs, il ne les envie pas lorsqu'il les voit en état d'ébriété. Ses centres d'intérêt sont ailleurs, même s'il pourra parfois utiliser de l'alcool ou d'autres produits pour se désinhiber, et faciliter sa relation à l'autre, dans un rapport d'attraction/répulsion avec l'ivresse. Plutôt très encadré par sa cellule familiale, le mal à l'aise a ce côté enfant sage qui commence à sortir tardivement, à partir de la majorité. Son installation en couple marquera la fin de son cycle festif.

Le « conformiste » aurait tendance à se restreindre, mais il recherche l'adhésion au groupe de pairs, et entre dans la fête et l'ivresse par mimétisme ; il respecte les codes sociaux en vigueur parmi ses pairs, mais il est en attente, implicitement ou explicitement, d'une régulation par le monde adulte. Son comportement festif évolue peu au cours de sa vie, les soirées et les personnes qu'il fréquente ne changent pas. Doté d'une certaine sérénité, quiétude, il fait partie de ceux qui ne posent aucun problème lors de soirées, et il reste imperturbable à l'égard de ses amis plus « barjots ».

Le « casse-cou » est replié sur soi dans une forme de malaise existentiel ; il utilise la fête pour s'oublier. Il s'affranchit de sa propre histoire par l'ivresse, notamment dans le cas où il cherche à fuir des problématiques personnelles. Il peut s'isoler de ses pairs et s'inscrire dans des consommations chroniques. Il évolue d'un groupe à l'autre et se construit un maillage social mouvant, éphémère, aux comportements souvent extrêmes. Il est souvent en rupture ou dans une relation tendue avec ses parents, essayant d'échapper à leur influence, et insistant dans ses choix de vie pour être indépendant et ne pas rendre de comptes. Son parcours festif démarre assez tôt et s'amplifie jusqu'à l'âge adulte. Sa trajectoire est protéiforme, empreinte du risque et de l'accident ; seule la répression ou le drame lui permettent parfois de prendre du recul quant à ses pratiques festives.

Le « libertin » valorise la fête et l'ivresse collective, ne cherchant pas à se restreindre, adhérant fortement à ses groupes de pairs ou à l'ambiance environnante. Les soirées

5 profils type de comportements pour mieux comprendre les jeunes dans leurs pratiques festives

Le fêtard ne recherche pas l'ivresse, il est en quête de plaisir et de relations amicales ou nouvelles

Le mal-à-l'aise culpabilise vis à vis de ses consommations festives, il est sans cesse dans un rapport d'attraction/répulsion avec l'ivresse

Le conformiste entre dans la fête et l'ivresse par mimétisme, il fréquente toujours les mêmes personnes, qu'il respecte quels que soient leurs comportements

Le casse-cou utilise la fête pour s'oublier. Il s'affranchit de sa propre histoire par l'ivresse, évoluant d'un groupe à l'autre, dans une trajectoire empreinte du risque et de l'accident

Le libertin valorise la fête et l'ivresse collective. Il n'a pas

¹ CHEVRIER S., MOREAU C., Le deuil de l'enfance, ethnologie des pratiques festives des adolescents et des jeunes adultes, Rapport de recherche pour le PREDIT, LARES, novembre 2007.

sont l'occasion de consommer alcool, et parfois d'autres drogues, de façon excessive. La recherche de plaisir est primordiale, et l'ivresse un passage obligé. Il a peu de recul sur ses comportements festifs, et les justifie principalement par la volonté d'être soi, de se trouver et de profiter de sa jeunesse. Le libertin recherche les atmosphères collectives et les flux de populations, les rencontres et le partage y compris avec des inconnus. Excessifs dans ses consommations, il accorde un grand rôle au groupe de pairs qui permet de veiller les uns sur les autres. Ces jeunes n'ont pas l'impression de prendre des risques, parce qu'ils font reposer leur sécurité individuelle sur une responsabilité collective idéalisée.

l'impression de prendre des risques, parce qu'il fait reposer sa sécurité individuelle sur une responsabilité collective idéalisée

En 2009, pour conclure sa mission d'expertise sur la gestion publique de la fête en Bretagne¹, Adréline souhaite compléter son travail par des éléments quantitatifs de perception de la fête par la population. L'association demande à Jeudevi de travailler sur la base d'un échantillon important (919 personnes interrogées), pour mieux connaître les représentations et les motivations qui orientent les choix de fêtes de personnes de tous âges, genres et origines culturelles.

3. L'évolution des pratiques festives

Pour construire cette enquête Jeudevi élabore des hypothèses à partir des connaissances existant dans le champ des sciences humaines sur la thématique de la fête et des pratiques festives.

a

Les constantes de la fête

À en croire les ethnologues et les historiens, la fête est un phénomène universel qui a eu lieu de tout temps et en tout lieu². Vecteur privilégié de l'expression d'une culture, elle est un fait social complexe qu'il est difficile de réduire à telle ou telle fonction, dispositif ou signification. La fête a certainement à voir avec le jeu, l'art, le religieux, le sacré, mais aussi la mise en danger et la subversion³. Moment de rupture, le temps festif s'inscrit généralement en opposition au temps ordinaire, celui de la quotidienneté, du travail et de la routine. La fête ponctue l'histoire des sociétés humaines en venant souligner les moments de transitions (passages d'une saison à une autre, changement de statut, naissance ou mort...). Cependant, à l'intérieur de l'épisode festif, le rapport à la temporalité semble se brouiller pour ne plus laisser place qu'à l'instantanéité d'un présent, vécu seulement pour lui-même, sans évocation du passé ou de l'avenir. La fête est pétrie de codes et de rituels qui en structurent le déroulement, et en même temps elle est un lieu de libération des identités et de permissivité. Si chacun peut ouvertement faire valoir sa singularité et assouvir ses envies, l'esprit festif promeut l'égalité et la fusion des participants.

Les historiens et les ethnologues nous disent combien la fête peut être pétrie de codes et de rituels qui en structurent le déroulement, tout en insistant sur la place qu'elle occupe dans les sociétés comme lieu de libération des identités et de permissivité

En somme, la fête est un « fait social total » (pour reprendre le concept de Marcel Mauss) condensant en son sein l'ensemble des contradictions inhérentes à la culture humaine, opposant les contraires tout en cherchant à les unifier, dans le but ultime de les transcender, entraînant le fêtard dans une traversée héroïque, un périple au cours duquel il expérimentera les trances de l'altérité, avant de retrouver à l'issue de ce voyage son point d'ancrage initial. À ce titre, l'épisode festif constitue un espace clos, autosuffisant, dont la seule finalité ne semble être que sa propre mise en scène⁴.

La fête entraîne le fêtard dans un périple au cours duquel il expérimentera les trances de l'altérité, avant de retrouver à l'issue de ce voyage son point d'ancrage initial

¹ De 2008 à 2010, la Région Bretagne a missionné l'association Adréline, dans le cadre du dispositif ASOSC (Appropriation Sociale des Sciences) pour produire une expertise sur la gestion publique de la fête en Bretagne, ce qui a donné lieu à des travaux de recherche et l'organisation d'un premier colloque en janvier 2008 «Fête(s) et horaires nocturnes», d'un cycle de trois séminaires d'octobre à décembre 2008, et du Colloque sur la Fête réussie.

² Citons : DUVIGNAUD J., Fêtes et civilisations. Suivi de «La fête aujourd'hui», Actes Sud, 1991 ; mais aussi : CAHIERS DE KUBABA, La fête : la rencontre des dieux et des hommes, « Actes IV du 2ème colloque international de Paris "La fête, la rencontre du sacré et du profane" organisé par les Cahiers KUBABA (Université Paris I) et l'Institut catholique de Paris », Paris, L'Harmattan, 2004.

³ SAUVAGE, MOREAU, op. cit.

⁴ Une « finalité sans fin » pour Jean Duvignaud (DUVIGNAUD, ibid.).

Si les contextes et les significations peuvent évoluer d'une société ou d'une époque à une autre, il est possible d'identifier certains invariants à partir desquels on peut anthropologiquement définir la fête. Véronique Nahoum-Grappe¹, distingue ainsi trois « moments » de la fête, des moments qui peuvent se chevaucher parfois, mais qui souvent sont différenciés parce qu'ils n'ont pas le même sens :

*Les trois moments
de la fête :*

- Le « moment cérémoniel » s'inscrit en prolongement du temps ordinaire, dont il officialise les valeurs et les hiérarchies au travers de rituels et de codes. C'est le moment où l'on veut faire rentrer dans une sorte de consistance sociale ce qui est en cours dans la société, à savoir les rapports de force et les hiérarchies sociales.

La cérémonie

- Le « moment carnavalesque » est celui de l'inversion et du retournement des valeurs, marqué par la recherche du vertige et de la démesure, où l'on s'autorise ce qui n'est pas permis en temps normal, le désordre provisoire qui s'installe pouvant avoir pour résultat de consolider par contraste l'ordre habituel. C'est aussi le moment où tout à coup le cérémoniel s'inverse, où les frontières basculent et nous font rentrer dans une autre culture, que l'on peut appeler « culture de l'ivresse ».

Le carnaval

- Il y a un troisième temps, qui est lié à la fête, mais qui n'est pas forcément impliqué dans toutes les fêtes, c'est celui des charivaris. C'est une forme festive particulière, relative aux moeurs d'une époque, et qui assure au groupe festif une fonction quasiment judiciaire. Le rire n'est plus seulement l'humour, la drôlerie de la situation, mais un rire de cruauté contre un « x » dont on décide qu'il est passible d'une sorte de jugement, qui repose sur une forme de culpabilité que le judiciaire ne peut pas saisir.

Le charivari

Autre invariant relevé par V. Nahoum-Grappe, la fête remplit une fonction sociale d'appariement, en favorisant la rencontre sexuelle. L'espace festif est un lieu davantage investi par les personnes en quête de partenaire. La formation du couple s'accompagne d'ailleurs souvent d'une diminution sensible des pratiques festives et des consommations excessives.

b

Les évolutions contemporaines de la fête

Les nouvelles formes de rassemblements festifs des jeunes dans les espaces publics

L'allongement de la jeunesse², phénomène qui touche l'ensemble des pays « développés » depuis plusieurs décennies, tend à prolonger la période de passage entre le monde de l'enfance et l'âge adulte³. Ce phénomène est déterminant dans l'émergence de nouveaux types de rassemblements festifs.

D'abord le report de l'entrée dans la vie active et la raréfaction de l'emploi, éléments constitutifs de l'allongement de la jeunesse, entraînent une massification de populations jeunes, notamment d'étudiants et de chômeurs, dans les grands centres urbains.

Ensuite, la difficulté d'accès aux responsabilités sociales vécus par les jeunes, parfois jusqu'à l'âge de 30 ans, crée le sentiment de ne pas être reconnu par le monde adulte. Dans ce contexte, l'appropriation de l'espace public, lieu symbolisant l'agrégation et permettant de se rendre visible au regard d'autrui, devient un enjeu fort dans la revendication d'une existence publique et l'affirmation d'une appartenance générationnelle.

*L'appropriation
de l'espace public par les
jeunes, devient un enjeu
fort dans la revendication
d'une existence
publique, et l'affirmation
d'une appartenance
générationnelle*

Mais, les rassemblements festifs dans les espaces publics des centres-villes (jeudis soirs étudiants, vendredis soirs lycéens, apéros géants) génèrent des tensions entre fêtards et riverains, et préoccupent les pouvoirs publics pour des questions sanitaires, de sécurité ou simplement de « tranquillité publique ».

¹ NAHOUM-GRAPPE V., Le regard de l'anthropologue, in « Actes du colloque "Fête(s) et horaires nocturnes" », Adrénaline, Rennes, janvier 2008.

² La jeunesse est une période de la vie que les sociologues estiment aujourd'hui de 12 à 30 ans

³ GALLAND O., Sociologie de la jeunesse. L'entrée dans la vie, Paris, A. Colin, 1991.

Parallèlement, dans les zones urbaines périphériques et dans les zones rurales, ce sont les fêtes technos qui mobilisent l'attention des pouvoirs publics. Le caractère souvent clandestin de ces fêtes, leur localisation dans des espaces en marge, leur esthétique singulière ou la consommation importante de substances illicites, peuvent conduire à ne percevoir dans ces rassemblements qu'une volonté affirmée de rompre avec les codes du monde adulte. Cependant, il est également possible d'y lire une demande de reconnaissance publique et d'engagement citoyen (parallèlement à l'histoire de la musique techno, l'histoire des raves, teknivals et free parties, est l'histoire d'un dialogue difficile entre des citoyens revendiquant le droit de vivre leur culture singulière et l'autorité publique).

Les free parties, longtemps perçues comme de simples moments de rupture avec le monde adulte, révèlent aujourd'hui une attente de reconnaissance et une volonté d'engagement citoyen de la part des teufeurs

La généralisation de la fête et la banalisation de l'esprit festif

Si on oppose traditionnellement le temps festif au temps ordinaire, la fête contemporaine tend à se dissoudre dans la vie quotidienne, et le festif occupe tout lieu et tout moment¹. Cette généralisation touche le sens même et l'expression de l'expérience festive, de plus en plus instrumentalisée, de plus en plus « marchandisée », de plus en plus inscrite dans la logique ordinaire de la vie quotidienne. Les nouveaux rituels festifs prennent des formes diverses et investissent différents lieux et espaces. Il peut s'agir de free parties et de festivals organisés en milieu rural, mais c'est essentiellement dans des espaces urbains que la plupart se déroulent. Le festif a en effet été au cours des trois dernières décennies une des plus puissantes « machines » de production d'espaces spécialisés, créés pour la consommation du plaisir. Chez beaucoup de jeunes, la « culture de la teuf », qui n'est plus une pratique exceptionnelle mais qui devient un véritable mode de vie, correspond à une façon d'être au présent, et même de supporter le présent².

Le festif a été au cours des trois dernières décennies une des plus puissantes « machines » de production d'espaces spécialisés, créés pour la consommation du plaisir

La moindre codification des pratiques festives

Globalement, c'est l'ensemble des codifications réglementant les pratiques festives qui tend à disparaître. Fin des lieux réservés à des publics précis, des codes vestimentaires, des régimes alimentaires imposés, des programmes réglés par avance, des danses³... Ces prescriptions, qui avaient pour fonction d'impliquer les fêtards dans un cadre collectif et de réguler leurs comportements sont tombées en désuétude. Ce phénomène marque l'affaiblissement de la dimension cérémonielle de la fête au profit d'un esprit festif essentiellement tourné vers l'immédiateté du ressenti, la quête du divertissement et de la jouissance intime⁴. L'entrée en fête demeure cependant une épreuve majeure. Mais faute de codes sociaux intergénérationnels et par déficit d'apprentissage de « l'autocontrôle » celle-ci peut prendre des formes déstructurées (peur de « l'ennui » et refuge dans l'ivresse pour faire événement)⁵.

La dimension cérémonielle de la fête disparaît au profit d'un esprit festif essentiellement tourné vers l'immédiateté du ressenti, la quête du divertissement et de la jouissance intime

La perte de la vocation matrimoniale de la fête

Traditionnellement, la fête permettait de codifier la rencontre sexuelle – qui était entourée d'un ensemble de tabous et d'interdits – et d'organiser les alliances entre individus, mais surtout entre familles. Aujourd'hui, la sexualité est totalement démystifiée et les trajectoires matrimoniales sont beaucoup moins cadrées par le social. L'enjeu de la rencontre festive a totalement changé et ne s'articule plus autour de la rencontre d'un partenaire sexuel. En dépit de l'injonction permanente à séduire et à afficher une vie sexuelle épanouie – si ce n'est débridée –, la drague n'est plus au cœur des soirées⁶. On peut émettre l'hypothèse de l'existence d'un lien entre la peur d'accéder à une sexualité impérative mais non-contrôlée socialement, et le recours aux consommations excessives comme moyen soit de se désinhiber, soit d'anesthésier ses pulsions par l'ivresse pour se mettre hors du jeu de la compétition sexuelle.

Un recours aux consommations excessives comme moyen de se désinhiber, mais aussi d'anesthésier ses pulsions par l'ivresse, pour se mettre hors du jeu de la compétition sexuelle

1 GRAVARI BARBAS M., L'invasion de la fête dans les espaces urbains, in « Actes du colloque d'Adrénaline "Fête(s) et horaires nocturnes" », Rennes, janvier 2008.

2 DAGNAUD M., La fête jusqu'à plus soif, Rapport de recherche, juillet 2006.

3 NAHOUM-GRAPPE, op. cit.

4 DAGNAUD, ibid.

5 SAUVAGE, MOREAU, op. cit.

6 NAHOUM-GRAPPE, op. cit.

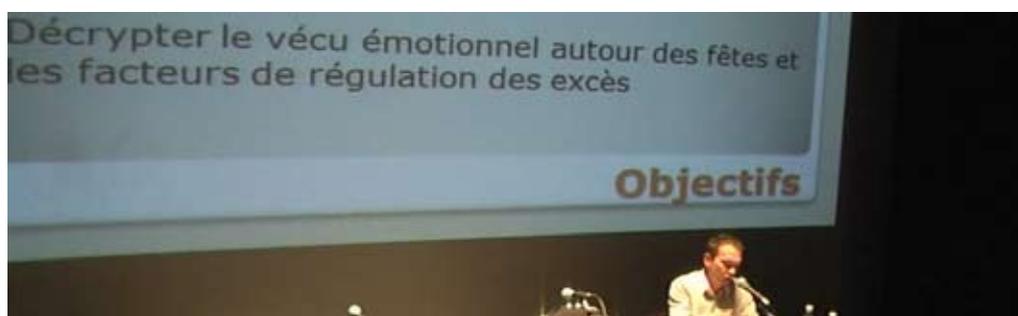
L'influence de la technologie sur les pratiques festives

L'émergence de nouveaux objets technologiques, qui occupent une place centrale dans les dispositifs festifs, entraîne différents changements. Les nouveaux outils de communication (téléphones portables, réseaux sociaux) associés au développement des transports (transports en commun, mais aussi véhicules individuels : voitures, scooters...) accompagnent l'émergence de nouvelles formes de rassemblements, plus spontanées et imprévisibles, marquées par une mobilité urbaine et interurbaine accrue, et un éparpillement de la scène festive.

En ce qui concerne l'aménagement de la scène festive en elle-même, les évolutions techniques (matériel de sonorisation, d'éclairage, de sécurité) modifient également la façon de faire la fête. Elles sont aussi à l'origine de l'apparition de nouvelles sources d'ivresses (sonores, visuelles, chimiques...).

L'apparition des portables et des réseaux sociaux facilite l'émergence de rassemblements plus spontanés et imprévisibles, marquant un éparpillement de la scène festive

4. L'enquête « Qu'est-ce qu'une fête réussie ? »



Christophe Moreau

Lundi 6 décembre 2010, 20h30
Maison des associations, Rennes

Les éléments précédemment exposés ont permis aux sociologues de Jeudevi de construire plusieurs hypothèses de travail :

- Avec la banalisation de l'esprit festif et la perte du caractère exceptionnel de la rencontre festive, la fête a tendance à devenir pour de nombreux jeunes un simple moment de loisirs.

- La fête se vide de son contenu cérémoniel (codifications, alliances, visibilité, hiérarchisation des identités) au profit d'un contenu moins cadré socialement (liesse, libération émotionnelle, recherche de sensations, ivresse).

- L'ivresse excessive est un refuge contre l'ennui ; il y a moins d'ivresse excessive quand la soirée a un contenu fort.

- Les jeunes boivent plus pour se désinhiber et aller plus facilement à la rencontre de l'autre.

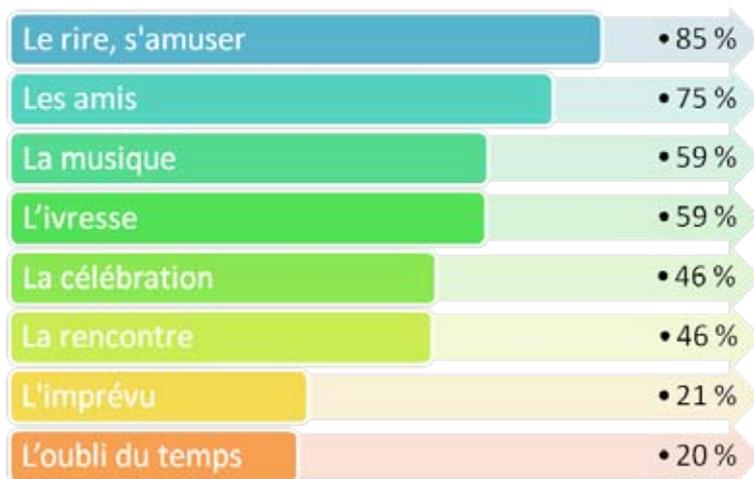
À partir de ces hypothèses, l'enquête élaborée par Jeudevi doit permettre de mieux comprendre le vécu des populations lors des pratiques festives et leur représentation de ce qu'est, pour elles, « une fête réussie » ; notamment en observant les écarts entre les âges, les genres, et les origines culturelles, en interrogeant les relations sociales et le vécu émotionnel autour des fêtes, en identifiant des facteurs de régulation des comportements excessifs.

La méthode employée a été l'enquête par questionnaire. 919 personnes ont été interrogées. Bien que l'échantillon soit relativement jeune, 37% des enquêtés ont plus de 30 ans, et 21% sont mineurs. Une personne sur dix a une origine culturelle extra-européenne (86 réponses). Il y a presque autant de salariés (374 personnes) que d'étudiants/lycéens (377 réponses). Enfin, une personne sur quatre a des revenus mensuels inférieurs à 500€ (182 réponses) et près d'une sur cinq a des revenus mensuels supérieurs à 2000€ (123 réponses).

Une enquête pour mieux comprendre le vécu des populations lors des pratiques festives et leurs représentations, de ce qu'est, pour elles, « une fête réussie »

a Que fait-on pendant une fête réussie ?

Lorsqu'on pose la question « Qu'est-ce qu'une fête réussie ? », quatre éléments fondamentaux ressortent.



Une fête réussie, c'est se retrouver entre amis, rire et s'amuser, en écoutant de la bonne musique et en buvant du bon alcool, sans excès

Pour 85% des personnes interrogées, dans une fête réussie règne une ambiance sympathique et joyeuse. De même quand on demande ce qu'est une fête ratée, la « mauvaise ambiance » et l'« ennui » sont les premières caractéristiques, citées par 39% des enquêtés.

Pour trois-quarts des enquêtés, faire la fête c'est aussi l'occasion de se retrouver entre amis dans un esprit de complicité.

La musique est un autre ingrédient indispensable d'une fête réussie, dans la mesure où elle est « bonne », de même qu'une ivresse positive et modérée (du « bon alcool » consommé sans excès). Par contraste, seulement 1% des enquêtés associe fête réussie et ivresse excessive.

Une fête réussie codifiée et ancrée dans les pratiques sociales

La fête « cérémonielle » (organisée, codifiée) est mise en avant par les personnes interrogées pour qui la fête réussie renvoie davantage à la célébration d'un événement précis (46%) plutôt qu'à un rassemblement improvisé (21%). D'ailleurs, la fête réussie se prépare à l'avance pour 74% des enquêtés. Paradoxalement, les plus âgés sont ceux qui mettent le plus en avant le caractère spontané de la fête réussie. Les événements que l'on fête sont d'abord les anniversaires (cités par 86% des enquêtés). Viennent ensuite les mariages (57%) et les diplômes (53%). Puis les vacances (39%), le nouvel an (32%), les crémaillères et déménagements (26%), et les naissances (25%). On note que le nouvel an, comme les crémaillères et déménagements, sont des événements que l'on célèbre davantage à mesure que l'on prend de l'âge.

La dimension « carnavalesque » (rupture avec le quotidien, travestissement, déguisement...) est, quant à elle, peu mise en avant. Pour seulement 20% des personnes interrogées, la fête est l'occasion d'oublier le temps, et 7% d'entre-elles citent les déguisements ou les accoutrements inhabituels comme un ingrédient de la fête réussie.

Comme on l'a vu, on privilégie un cadre familial (mais pas familial, seulement 13 %) avec la mise en avant de la fête entre amis. Ceci n'empêche pas de rencontrer de nouvelles personnes (important pour 46% des enquêtés), mais la présence de ses proches est un préalable nécessaire pour aller vers autrui en toute sécurité.

Paradoxalement, les plus âgés sont ceux qui mettent le plus en avant le caractère spontané de la fête réussie

La fête carnavalesque est peu perçue comme une fête réussie

Si un cadre familial, entre amis, est plus propice à une fête réussie, la présence de personnes nouvelles est désirée

Une fête « ordinaire » plus spontanée

En contrepoint de ce qui vient d'être dit, on remarque que lorsqu'on demande aux enquêtés si pour faire la fête « en général » (pas seulement dans le cas de la fête réussie) il faut une occasion particulière, ils répondent massivement « non » (69%). Cette contradiction apparente indique la dissociation qui est faite par les enquêtés entre la fête idéale (ou réussie), qui est pour beaucoup à l'occasion d'un événement, et la fête ordinaire, qui a lieu sans raison précise, et se rapproche davantage du temps des loisirs, de la distraction, voire de « l'oisiveté », à l'opposé du temps productif et sérieux du travail ou des études.

69 % des personnes peuvent faire la fête sans occasion précise, comme une simple distraction

Une quête du plaisir et de l'ivresse, mais sans excès

Quel que soit l'âge, la quête du plaisir et de l'ivresse est un élément important de l'expérience festive. On identifie quatre sources principales de plaisirs et d'ivresse.

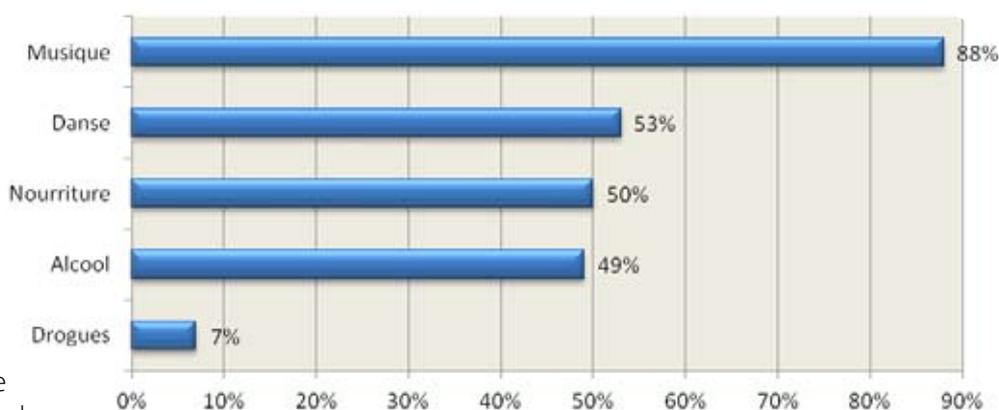
La musique est la première source, « consommée » sans retenue pendant une fête réussie (on y consomme « beaucoup » et « toujours » de la musique pour 88%), par des fêtards de tous âges, même si les plus de 30 ans y sont légèrement moins attachés que les jeunes.

La danse est quant à elle pratiquée fréquemment par plus de la moitié (53%) des enquêtés. Comme pour la musique, son usage décline avec l'âge (62% des moins de 18 ans et 46% des plus de 30 ans). Les filles dansent plus (60% contre 43% pour les garçons), ainsi que les personnes issues de cultures extra-européennes. L'intérêt pour la danse progresse aussi avec les revenus (plus on est riche, plus on aime danser).

La nourriture est la troisième source de plaisir, citée par la moitié (50%) des enquêtés. Les différences générationnelles sont très restreintes ; les 19-24 ans sont ceux qui y accordent le moins d'importance (41%). Comme pour la danse, les personnes issues des cultures extra-européennes et les hauts revenus montrent en moyenne plus d'intérêt pour la nourriture que les autres.

La consommation d'alcool arrive en quatrième position ; elle est systématique pour 49% des enquêtés. Les jeunes mineurs sont ceux qui déclarent consommer le moins (38%). L'usage intense de l'alcool augmente tendanciellement avec l'âge chez les jeunes (culminant à 61% chez les 25-29 ans), avant de décroître chez les plus âgés (47% des plus de 30 ans). Si on boit souvent, voire toujours, on déclare maîtriser relativement bien ses consommations pour ne pas tomber dans l'ivresse excessive. Les conduites fréquentes d'alcoolisation et de consommation de drogues sont davantage le fait des garçons (respectivement 58% et 10% chez eux, contre 44% et 5% pour les filles). Comme les jeunes adultes et les garçons, les bretons et les bas revenus sont ceux qui légitiment le plus la consommation d'alcool. L'alcool est le produit psychotrope le plus consommé ; par comparaison les autres produits psychotropes (essentiellement les drogues illicites) ne sont régulièrement consommés que par 7% des personnes interrogées.

Que « consomme »-t-on « beaucoup » ou « toujours » pendant une fête réussie ?



Les 4 ingrédients d'une fête réussie :

musique

danse

nourriture

alcool

Une fête qui laisse des traces

Seulement 2% des personnes interrogées déclarent qu'il n'est pas important de garder des souvenirs d'une fête réussie. 50% disent en garder toujours, et 25% régulièrement. Ces traces peuvent prendre des formes diverses : photographies (citées par 75%), vidéos (34%), objets (21%), ou tout simplement souvenirs gardés en mémoire (72%).

75 % des personnes gardent des souvenirs très présents des fêtes réussies

26% des enquêtés disent garder des souvenirs sous forme de documents mis en ligne sur les réseaux sociaux ou des blogs. Ces usagers des nouvelles technologies sont principalement des moins de 25 ans, plutôt célibataires, lycéens ou étudiants, et qui font régulièrement la fête.

b *Quand, où et avec qui fait-on les meilleures fêtes ?*

Une fête réussie plutôt rare, mais à des moments conventionnels

La fête réussie est exceptionnelle pour 57 % des personnes enquêtées (au maximum une fois par mois). A l'opposé il y a quand même 36 % des personnes qui disent vivre des fêtes réussies plusieurs fois par mois, et 5% plusieurs fois dans une même semaine. Si la fête réussie est plutôt rare, les moments choisis pour la faire sont assez communs : le week-end pour 76%, et le soir ou la nuit (seulement 1% répond qu'elle peut avoir lieu en journée).

La fête réussie est exceptionnelle, elle arrive rarement plus d'une fois par mois, et essentiellement le week end en soirée

Une fête dans des lieux privés et en terrain connu

Pour la majorité des enquêtés la fête réussie se déroule à domicile, chez des amis (cité par 69%) ou chez soi (cité par 48%). Seulement 5% des enquêtés disent la faire chez un inconnu. Les bars, lieux semi-publics, sont cités par seulement un quart des personnes interrogées (26%). De même les concerts et festivals sont cités par 19% des enquêtés. Les lieux totalement ouverts (espaces publics dans les villes, espaces naturels en milieu rural) ne sont cités respectivement que par 14 et 11% des enquêtés. On note que la discothèque, lieu emblématique des sorties d'une partie de la jeunesse, n'est citée que par 8% des personnes interrogées.

Les fêtes réussies se déroulent plutôt à domicile, chez soi ou chez les amis, surtout pour les plus de 30 ans, et ceux au-dessus de 2000 € de revenus mensuels

Les filles ont tendance à privilégier davantage la fête chez des amis, alors que les garçons se disent plus prêts à faire la fête chez des inconnus.

Les variations selon l'âge sont elles aussi assez remarquables. La fête chez soi, et dans une moindre mesure chez des amis, prend une place grandissante à mesure que l'on vieillit. Concernant les bars, concerts et festivals, leur fréquentation progresse avec l'âge chez les jeunes, culminant chez les 25-29 ans, avant de diminuer chez les plus de 30 ans. La fréquentation des discothèques et lieux publics en ville est plutôt stable selon l'âge.

Plus on a des revenus élevés, plus on envisage que la fête réussie ait lieu chez soi. Ainsi, les personnes ayant des revenus mensuels supérieurs à 2000€ citent 2,5 fois plus l'item « chez moi » que les personnes ayant des revenus mensuels inférieurs à 500€. Plus qu'un désir d'accueillir autrui chez soi, recevoir impliquerait-il d'en avoir les moyens ?

Une fête plutôt entre soi, et mixte

Comme on l'a vu, les amis sont un ingrédient indispensable à la réussite d'une fête (cités par 94% des enquêtés comme des partenaires de soirée). 34% des enquêtés disent tout de même que cette fête peut avoir lieu avec des inconnus. Encore une fois, l'un n'excluant pas l'autre, on émet l'hypothèse que la présence d'amis constitue une sécurité qui permet d'aller plus facilement vers des personnes qu'on ne connaît pas. Les inconnus avec qui on fait la fête sont d'ailleurs souvent des amis d'amis. Les moins de 18 ans sont proportionnellement deux fois moins nombreux que les 25-29 ans à souhaiter faire la fête avec des inconnus (22% contre 44%).

Comme pour la question des lieux de la fête réussie, les filles ont tendance à davantage préférer l'intimité du groupe d'appartenance par rapport aux garçons qui se disent davantage prêts à faire la fête avec des inconnus.

Si on privilégie les personnes qu'on connaît, cela n'empêche pas de changer d'environnement au cours d'une même soirée. Les enquêtés sont ainsi plus nombreux à préférer faire la fête avec des personnes différentes au cours de la fête, plutôt que de rester toute la soirée avec les mêmes personnes (45% contre 30%). Cette tendance est davantage masculine ; les filles préférant davantage rester avec les mêmes personnes au cours de la soirée.

L'entre soi amical qui a tendance à prédominer, se double d'un entre soi générationnel. Pour 56% des personnes interrogées, la mixité générationnelle dans la fête n'est pas du tout importante. 7% seulement des enquêtés estiment qu'elle est indispensable. Ceux qui sont le plus sensible au mélange des générations sont les plus de 30 ans. Ceux qui sont le moins sont les 18-24 ans.

En contraste avec l'entre soi amical et générationnel, la mixité filles-garçons est plébiscitée par une large majorité. Les deux tiers des personnes interrogées (65%) pensent que le mélange des genres est un ingrédient important voire indispensable d'une fête réussie. La question de la rencontre avec l'autre sexe, et donc implicitement de la quête amoureuse, est un enjeu plus fort pour les moins de 18 ans dont le positionnement est le plus clivé ; ils sont proportionnellement les plus nombreux à choisir les réponses extrêmes, soit qu'ils jugent la mixité indispensable (46%), soit qu'ils ne la trouvent pas importante du tout (24%). On retrouve le même clivage chez les personnes issues de cultures extra-européennes qui sont celles qui se prononcent le plus en faveur de la mixité des genres.

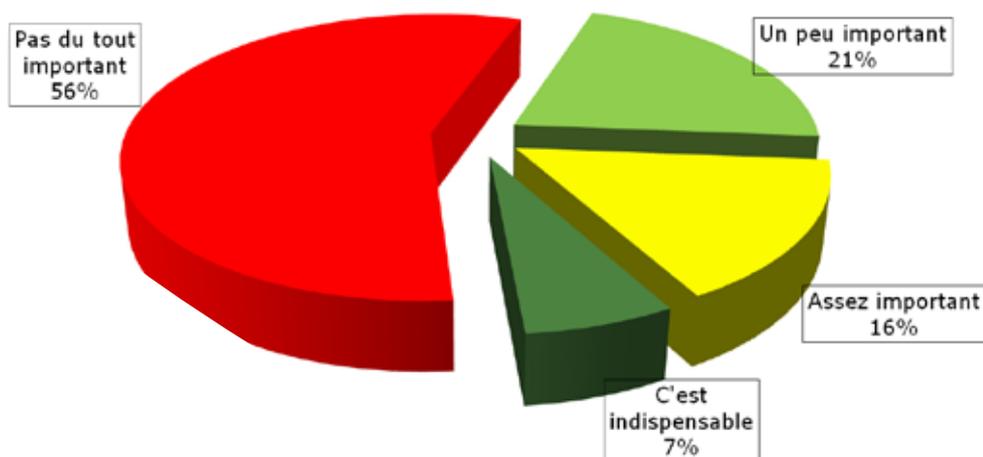
*Une fête réussie
c'est presque toujours
entre amis,
surtout pour les filles
et les moins de 18 ans,*

*cela n'empêche pas
de changer d'environnement
au cours de la soirée,
surtout pour les garçons,*

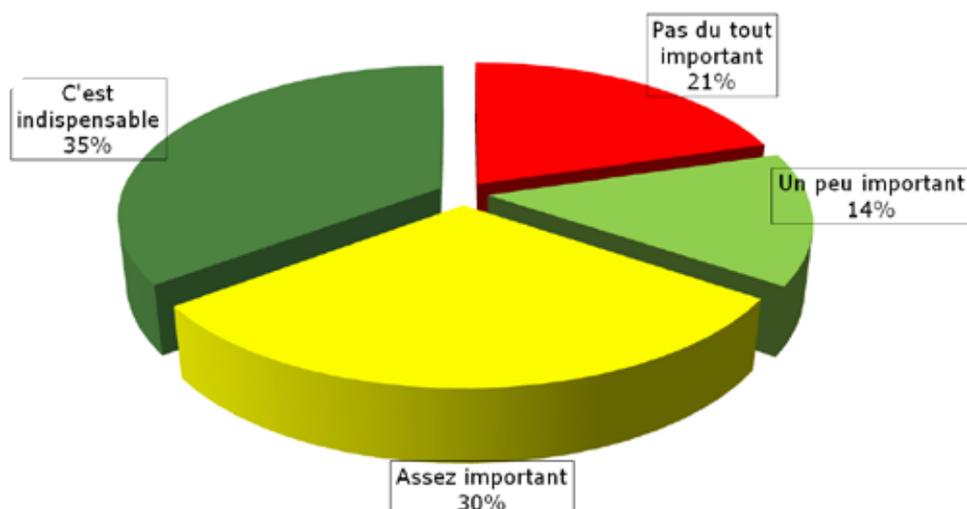
*sans rechercher le mélange
des générations,*

*mais en privilégiant la
mixité garçons/filles*

La fête avec des personnes d'âges différents



La fête mixte



C Qui participe, et comment, à l'organisation d'une fête réussie ?

Une fête dont on participe à la préparation

La fête réussie est une fête qui ne s'improvise pas ; trois quarts des personnes interrogées (74%) pensent qu'elle se prépare à l'avance. Ce sont proportionnellement les moins de 18 ans qui se prononcent le plus pour une préparation en amont (90%). Par contre, les 18-24 ans sont ceux qui estiment le moins que la fête doit être préparée (seulement 62%). Ensuite, la nécessité d'organiser augmente avec l'âge.

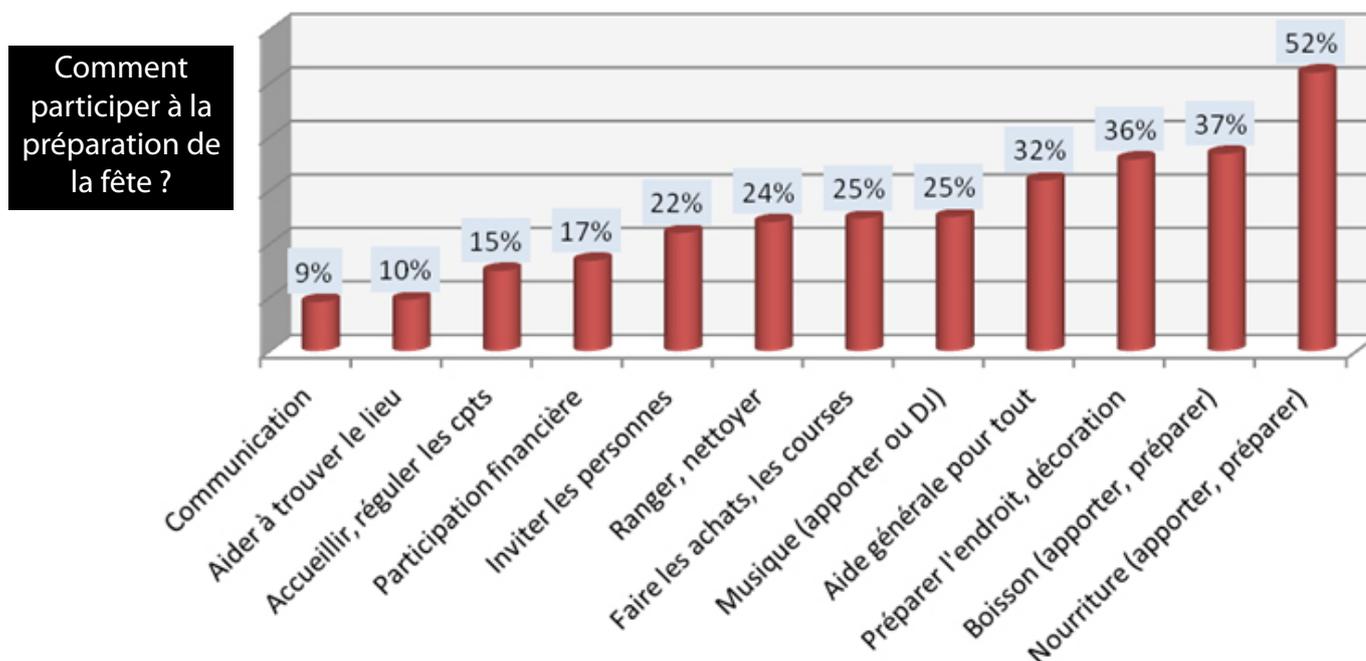
Tout le monde se lève pour aider et réussir la fête,

enfin... surtout les filles

L'envie de participer à la préparation de l'évènement festif est très forte, puisque la quasi-totalité des enquêtés (88%) se dit prête à mettre la main à la pâte. Cette volonté de participer est plus présente chez les filles que chez les garçons.

Des formes de contribution diverses, dans le souci du bien-être de tous

La première forme de contribution possible concerne la nourriture (citée par 52% des enquêtés). Puis viennent la boisson (37%) et la préparation/décoration du lieu (36%).



Les filles se disent beaucoup plus être prêtes à s'investir sur des tâches précises (nourriture, décoration, invitation...), alors que les garçons disent plutôt vouloir apporter une aide générale. On note par exemple que 60% des filles souhaitent apporter ou préparer à manger contre seulement 39% des garçons.

les filles sont prêtes à s'investir sur des tâches précises, notamment la nourriture (60%)

Préparer la nourriture, aménager l'endroit et le décorer, apporter une aide générale, accueillir et réguler les comportements, ranger et nettoyer, sont des formes de contribution qui ont toutes plus ou moins tendance à progresser avec l'avancée en âge et le niveau de revenu.

les gars, eux, sont disponibles pour tout, suffit de demander !

On note que 15% des personnes interrogées se disent prêtes à participer à l'organisation de la fête pour réguler les comportements et accueillir. Ce sont plutôt des plus de 30 ans. Ces personnes valorisent dans la fête réussie la rencontre et le mélange des appartenances, des genres et des générations (qu'elles jugent souvent indispensables). Elles portent une attention particulière au cadre qui doit favoriser la rencontre et créer une bonne ambiance. Enfin, elles rejettent l'irrespect, les comportements inadaptés, les disputes et l'agressivité.

Une fête pour laquelle on est prêt à payer, mais dont le coût doit être partagé

La grande majorité des enquêtés reconnaît que la fête idéale a un coût. Ils sont seulement 15% à penser qu'elle doit être totalement gratuite. Chacun est prêt à mettre la main à la poche ; 17% se prononcent d'ailleurs spontanément pour apporter une aide financière.

Pour 77% des enquêtés, l'idéal est que le coût soit réparti entre tous les participants, plutôt que certains (institutions, autres participants) paient pour tous.

La contribution financière moyenne que chacun se dit prêt à apporter est comprise entre 10 et 30 €.

Pour 77 % des personnes, l'idéal est que chacun participe aux frais, entre 10 et 30 € par personne



Quelles émotions ressent-on au cours d'une fête réussie ?

Une fête qui procure de la joie et du bonheur

Quand on interroge les gens sur les émotions que procure une fête réussie, la joie et le bonheur (être heureux, avoir du plaisir, rire) sont de loin les sensations qui prédominent (citée par 78%). D'autres sensations viennent ensuite mais dans des proportions moindres : être-ensemble (21%), la relaxation (18%), la rupture avec le quotidien (13%), le vertige et l'ivresse (10%). Seulement 2% des enquêtés citent la rencontre amoureuse.

Des différences selon le genre sont sensibles. La joie est une émotion davantage féminine, comme la relaxation. La rupture avec le quotidien est, quant à elle, un sentiment davantage ressenti par les garçons.

Le sentiment de rupture avec le quotidien est également plus présent chez les personnes ayant des revenus modestes (inférieurs à 1000€ mensuels pour 41%), plutôt célibataires (à 62%).

De façon globale, les plus âgés expriment plus spontanément leurs émotions (visible avec les taux de non-réponses, diminuant avec l'avancée en âge).

2 % seulement des personnes citent la rencontre amoureuse comme émotion vécue à une fête réussie

le sentiment de rupture avec le quotidien est plus souvent cité par les hommes, les célibataires et les revenus modestes

Des émotions positives que l'on retrouve dans d'autres milieux sociaux et activités

Les émotions ressenties durant une fête réussie peuvent être également éprouvées dans d'autres situations sociales ; surtout les relations amicales (citées par 29%), mais aussi familiales (19%) ou de couple (12%). Le milieu professionnel est quant à lui peu cité (6%).

De même pour certaines activités susceptibles de produire des sensations positives, comme le sport (16%), les pratiques culturelles (16%), ou les vacances (15%).

Les filles citent davantage que les garçons les relations amicales et la famille. Les garçons citent quant à eux davantage les pratiques culturelles comme entraînant des émotions similaires à celles ressenties durant la fête réussie.

Les jeunes mineurs font plus écho aux relations amicales et aux activités sportives que les autres tranches d'âges.

Ce qui ne se fait pas pendant la fête

**Une fête où tout n'est pas permis, surtout porter atteinte à l'intégrité d'autrui**

Globalement, on retrouve dans la graduation des choses qui ne se font pas pendant la fête la même hiérarchie que dans les textes de loi :

- Ce sont les atteintes aux personnes qui font l'objet de la plus forte réprobation : se bagarrer (61%), abuser sexuellement d'autrui (51%), manquer de respect-insulter (48%) ;
- Viennent ensuite les atteintes aux biens : voler (45%) ou casser (38%) le bien d'autrui ;
- Puis, ce sont les usages de produits psychotropes (drogues dures citées par 37%, consommations excessives de drogues ou d'alcool citées par 34%), ou les comportements associés (conduite en état d'ivresse citée par 32%, vomir ou finir inconscient cités par 30%) qui sont stigmatisés comme non-admissibles ;
- Enfin, le mauvais état d'esprit : se disputer (29%), être lourd (23%), s'incruster (15%), interdire (15%), être triste ou de mauvaise humeur (12%).

Pour toutes ces catégories, la désapprobation augmente à mesure qu'on vieillit. Les mineurs sont cependant légèrement plus sensibles que leurs aînés au fait d'être de mauvaise humeur en soirée. Ils sont par contre moins soucieux du respect d'autrui.

Les personnes issues de cultures extra-européennes stigmatisent moins les bagarres, mais rejettent davantage que les autres les consommations excessives de drogues et d'alcool.

Dans une fête, il est totalement interdit de se bagarrer, d'agresser sexuellement, de manquer de respect, et de voler

Il est interdit de casser, de prendre des drogues dures, de tomber, ivre ou cassé, de conduire saoul et de se disputer

Il est fortement déconseillé de prendre la tête aux autres, de s'incruster, de vouloir tout gouverner, d'être triste ou de mauvaise humeur.

Pour 6 % des personnes, il n'y a aucun interdit

Profil de ceux qui rejettent en priorité l'irrespect d'autrui

Ce sont des personnes d'un tempérament plutôt modéré ; elles consomment peu de drogues et d'alcool, et mangent toujours pendant la fête. Les consommations de produits psychotropes servent avant tout à se désinhiber. Elles prônent davantage que les autres la fête intergénérationnelle. Elles ne limitent pas la fête à des moments précis ou conventionnels ; pour elles la fête peut avoir lieu en semaine et en journée. Ces personnes ont aussi tendance à garder des souvenirs, plutôt sous la forme d'objets.

Profil de ceux qui rejettent en priorité les ivresses excessives

Les personnes qui rejettent les consommations excessives d'alcool ou de drogues, et/ou le fait de vomir ou de s'évanouir, sont surtout des filles (deux tiers des réponses) et sont plutôt âgées (deux tiers de plus de 30 ans). Elles se situent davantage dans les tranches de revenu supérieur ; on observe que le rejet des consommations excessives augmente avec le niveau de revenu. Ces personnes ne consomment pas de drogues, et peu d'alcool. Elles privilégient la bonne ambiance et la célébration d'un événement, souvent en famille. Pour elles, il est indispensable que la fête réussie réunisse des hommes et des femmes, et assez important qu'elle mélange les âges. La fête réussie se déroule plutôt dans un lieu fixe (une salle), avec les mêmes personnes tout au long de la soirée, et en comité restreint (trop de monde est une cause de fête ratée). La fête réussie se prépare à l'avance, notamment en apportant ou en préparant de la nourriture.

L'ivresse excessive est surtout rejetter par les filles et les plus de 30 ans,

Une minorité de fêtards sans limite

15% des personnes interrogées estiment qu'il est déplacé de vouloir imposer son point de vue à autrui ou d'interdire quelque chose pendant la fête. Elles sont également 6% à déclarer qu'il n'y a aucune chose qui ne puisse pas se faire dans le cadre d'une fête, même réussie. Pour 1% des enquêtés, la fête réussie est forcément synonyme d'ivresse excessive.

Profil de ceux pour qui « il est interdit d'interdire »

Ce sont des garçons et des filles, et ont généralement plus de 30 ans. Ils ont des revenus intermédiaires et habitent plutôt en centre-ville. Pour eux la fête réussie se fait avec des personnes différentes au cours de la soirée et amènent à rencontrer des inconnus. C'est une fête improvisée qui a lieu plutôt la nuit dans les concerts, festivals, free parties, ou n'importe où. La fête est réussie quand l'ambiance est magique et quand on a oublié le temps. À l'inverse, la fête est ratée quand elle est trop classique, sans surprise. Ces libertins consomment un peu de psychotropes et toujours de l'alcool. Ils dansent toujours au cours de la fête. Ils rejettent les violences.

Les libertins, qui refusent d'interdire, sont gars ou filles, ils improvisent la fête, la nuit, en quête de surprises, dans différents endroits et en rejetant les violences

Profil de ceux pour qui il n'y a pas d'interdit

Ce sont des jeunes pratiquement tous en-dessous de 25 ans (aucun plus de 30 ans). Ce sont pour deux tiers (67%) des garçons. Ils ont des revenus plutôt faibles et sont en majorité célibataires (62%). Pour eux, la fête idéale ne marque pas forcément un événement ; elle peut avoir lieu sans raison. Ils gardent seulement « parfois » des souvenirs, et certains n'en gardent « jamais ». Ces fêtards sans limite ne sont généralement pas prêts à participer à l'organisation de la fête.

C'est chez les garçons de moins de 25 ans, étudiants et lycéens, que l'on trouve les adeptes d'ivresse excessive et du «tout est permis». Gratuité, liberté et rencontres, sont la recette, pour eux, de la fête réussie

Profil de ceux pour qui l'ivresse excessive est un ingrédient indispensable à la réussite d'une fête

Proche du profil précédent, ce sont des garçons célibataires de moins de 25 ans, et principalement de moins de 18 ans. Ils sont plutôt lycéens ou étudiants, et font la fête en appartement/maison dès le jeudi soir. Usagers des nouvelles technologies, la moitié garde des souvenirs qui seront mis en ligne. Ils ne sont pas prêts à participer à l'organisation de la fête et ils préfèrent quand la fête est gratuite. Pour eux, la fête idéale est l'occasion de rencontrer de nouvelles personnes, et ne marque pas d'évènement.



Éléments de conclusion

Des différences nettes selon l'âge

L'âge est sans conteste le facteur le plus discriminant dans les résultats de cette enquête. L'analyse par tranches d'âge est intéressante dans la mesure où les évolutions constatées sont généralement non linéaires.

Les moins de 18 ans ont tendance, comme les filles en général, à valoriser un cadre festif stable et encadré. Ils affirment clairement leur préférence pour une fête qu'on prépare à l'avance (préparation dans laquelle ils souhaitent s'investir), et qui se déroule avec des personnes et dans des lieux connus. C'est dans cette tranche d'âge que la question de la mixité des genres (implicitement de la rencontre amoureuse) laisse le moins indifférent ; soit qu'on la rejette en bloc, soit qu'on la juge indispensable. Pour les mineurs, la réussite d'une soirée tient davantage à l'humeur des participants, qu'au respect d'autrui ou à la recherche de l'ivresse. Ce sont d'ailleurs les moins de 18 ans qui déclarent consommer le moins d'alcool ou de drogues en soirée. Cependant, une minorité d'entre eux affirme que l'ivresse excessive est un ingrédient indispensable à la réussite d'une fête.

Les moins de 18 ans

Les jeunes majeurs de 18-24 ans affirment leur souhait de rompre avec un cadre festif conventionnel. Ils estiment que la fête n'a pas besoin d'être préparée à l'avance et peut s'improviser. Ils préfèrent se retrouver entre jeunes du même âge sans la présence d'adultes. Ils affirment une certaine permissivité dans la fête, du moins ils formulent moins d'interdits que les autres tranches d'âge. C'est enfin dans cette classe d'âge que la fréquentation des espaces publics pour faire la fête est la plus importante. Doit-on y voir paradoxalement un besoin de se rendre visible au regard des autres et d'affirmer une présence publique pour des jeunes adultes dont la reconnaissance sociale est encore limitée ? Ou simplement l'investissement d'espaces laissés vacants par les adultes le soir, et où il est possible de faire la fête gratuitement alors qu'on n'a pas encore les moyens de recevoir chez soi ou de passer la soirée dans des lieux payants ?

Les 18 - 24 ans

Les 25-29 ans sont ceux chez qui, pendant la fête, la consommation intense (importante et régulière) d'alcool, et dans une moindre mesure de drogues, est la plus forte. C'est dans cette classe d'âge que la fréquentation des bars, concerts et festivals, atteint son niveau le plus haut, traduisant une façon renouvelée de faire la fête par rapport aux plus jeunes.

Les 25 - 29 ans

Pour les plus de 30 ans, la fête réussie se déroule davantage que pour les autres classes d'âge dans un cadre intime, chez soi ou, dans une moindre mesure, chez des amis. L'improvisation peut participer à rendre une fête réussie, mais on apprécie généralement de se retrouver pour des occasions précises ; le nouvel an, les fêtes de déménagement ou les crémaillères sont des événements particulièrement prisés. Les plus de 30 ans sont d'ailleurs plus enclins que les jeunes à participer à la préparation de la fête. Davantage capable de mettre à distance et d'exprimer les émotions ressenties pendant la fête, ils sont aussi ceux qui s'imposent, du moins explicitement, le plus de règles de comportement (aucun plus de 30 ans ne déclare avoir aucun interdit). Si une partie d'entre eux souhaite participer à l'organisation de la fête en régulant les comportements des autres fêtards, on note que ce qui est valable pour soi ne l'est pas toujours pour autrui ; c'est ainsi dans cette tranche d'âge que l'on trouve aussi la minorité de ceux pour qui « il est interdit d'interdire ». Globalement, ce qui importe dans la fête c'est d'abord le souci d'autrui. La musique et la danse sont moins importantes que pour les jeunes. La recherche de l'ivresse est secondaire et ne doit pas conduire à des excès.

Les plus de 30 ans

Des différences nettes selon le genre

Les filles privilégient un cadre festif stable (même lieu et mêmes personnes au cours de la soirée) et connu (être chez des amis, en famille). Elles sont prêtes à apporter leur contribution à l'organisation de la fête et formulent précisément les tâches qu'elles pourraient réaliser (préparation du repas, décoration, invitation...). Elles sont beaucoup moins intéressées que les garçons par les consommations d'alcool ou de drogues, dont elles rejettent les abus et leurs conséquences. Par contre, elles valorisent la musique et surtout la danse comme des ingrédients nécessaires à la réussite d'une fête. La fête est pour elles un moment de détente ; une sensation qu'elles peuvent retrouver dans d'autres contextes (relations amicales, famille, nature).

*Pour les filles,
la fête est surtout un
moment de détente*

Pour les garçons la stabilité du cadre festif est moins importante que pour les filles. Ils se déclarent prêts à faire la fête avec des inconnus et/ou dans des lieux publics. Ils sont moins intéressés par la préparation de l'évènement, et valorisent davantage le moment vécu et l'immédiateté du ressenti pendant la fête, notamment dans la recherche de l'ivresse. Dans ce sens, les conduites fréquentes d'alcoolisation et de consommation de drogues sont essentiellement masculines. Si la majorité d'entre eux se donnent des interdits dans la fête, vivre la fête sans limite est une attitude également surtout masculine. Au-delà d'un simple moment de détente, la fête est d'abord pour les garçons une occasion de rompre avec le quotidien.

*Pour les garçons,
la fête est d'abord une
occasion de rompre
avec le quotidien*

Quelques différences selon le revenu et l'origine culturelle

La variable des revenus est discriminante sur quelques points précis. Plus on est riche, plus on envisage de recevoir chez soi et plus on souhaite participer à l'organisation de la fête (deux éléments à corrélérer avec l'avancée en âge). L'intérêt pour la danse et la nourriture et le rejet des ivresses excessives progressent avec le niveau de revenu. Le sentiment de rupture avec le quotidien et le rejet des interdits dans la fête sont quant à eux davantage le fait des personnes ayant des revenus modestes.

Concernant l'origine culturelle, les différences sont minces et font essentiellement apparaître un clivage entre cultures européennes et cultures extra-européennes. Les personnes d'origines extra-européennes ont tendance à valoriser davantage les repas et la danse, et à rejeter les consommations excessives d'alcool et de drogues (au contraire des bretons qui sont ceux qui légitiment le plus ces consommations). Ils sont également proportionnellement plus nombreux à se prononcer en faveur de la mixité des genres dans la fête.

Enfin, on note que le statut matrimonial des enquêtés n'a quasiment pas d'influence sur leurs réponses.

Des tendances globales

Contrairement à certaines idées reçues, la dimension cérémonielle de la fête, avec ses règles de conduite et son anticipation, continue de structurer les représentations et les pratiques de nombreuses personnes. On a besoin d'une occasion pour se retrouver, on prépare la fête à l'avance et, si on souhaite avoir du plaisir, on demeure attentif à ne pas tomber dans l'excès.

*Si la fête réussie est
considérée comme
un évènement plutôt
exceptionnel qui ne
s'improvise pas,*

Le besoin de garder des traces de la fête semble indiquer une volonté que celle-ci fasse évènement, qu'on puisse se la remémorer a posteriori comme un moment singulier, si ce n'est extraordinaire. Si la fête réussie est donc un évènement plutôt exceptionnel et qui ne s'improvise pas, on revendique aussi l'expression d'un esprit festif plus spontané et ancré dans le quotidien. La fête peut alors surgir à tout instant, sans annonce préalable ou de raison autre que le simple fait d'avoir du plaisir à se retrouver. Cette expression d'une fête moins solennelle, simple moment de détente venant ponctuer l'expérience ordinaire, amène à s'interroger sur la frontière aujourd'hui poreuse entre la sphère de la fête proprement dite et celle des loisirs.

*un esprit festif plus spontané
et ancré dans le quotidien
s'exprime largement*

*posant la question de la
frontière entre fête et loisirs*

La dimension communautaire de la fête prévaut dans les réponses des enquêtés, mais le fêtard-type ne reste pas complètement replié sur sa sphère privée. Bien sûr, on privilégie les lieux privés (appartement, maisons) et la présence des amis est revendiquée comme étant un ingrédient incontournable pour réussir la fête. Ceci n'empêche cependant pas que la rencontre avec des inconnus soit souhaitée et puisse se produire. Il semble même que dans bien des cas l'entre-soi amical constitue un préalable nécessaire à la rencontre avec autrui. Cette quête d'un autre, à la fois différent et complémentaire, est perceptible dans la revendication d'une mixité des genres dans la fête (ceci semblant indiquer, entre autres, que l'enjeu de la rencontre amoureuse reste présent dans la fête). Par contre, l'entre-soi générationnel prédomine largement, surtout chez les jeunes.

L'entre-soi générationnel reste une règle très présente pour réussir une fête, surtout chez les jeunes

L'envie de s'investir dans l'organisation de la fête est importante pour tous, même si des différences, notamment en termes de tranches d'âge, existent. Tous veulent concourir à la réussite de la fête en apportant leur contribution, notamment autour du partage de « consommables » (nourriture et boisson), mais aussi dans la construction d'une ambiance joyeuse. Pour tous, la première menace est l'ennui, avant les ivresses excessives, les violences, et l'irrespect envers autrui. Pour vaincre l'ennui les méthodes divergent. Nombreux sont ceux qui s'appuient sur la musique et la danse, voire aussi sur les jeux, les déguisements, ou le rire, pour créer une bonne ambiance. Pour eux, l'ivresse accompagne ces moments où l'on a plaisir à être ensemble, mais elle ne constitue nullement une fin en soi. Pour une petite minorité seulement (plutôt des garçons de moins de 25 ans), les consommations excessives et la recherche de l'ivresse semblent primer sur le partage avec autrui.

La première menace de la fête, c'est l'ennui, alors tous se disent prêts à participer à l'organisation, pour remplir la fête de musiques, de danses, de surprises ou de jeux

L'enquête montre la diversité de la perception de la fête réussie selon l'âge, le genre, et dans une moindre mesure, les revenus et les origines culturelles.

On peut cependant, et pour conclure, mettre en exergue deux types d'ambiance festive préférée par les personnes interrogées.

La première ambiance correspond davantage aux pratiques des jeunes adultes vivant en milieu urbain dans laquelle la fête se réalise de façon spontanée (sans préparation) et à n'importe quel moment. Quand elle ne se déroule pas à domicile, la fête a lieu plutôt dans les espaces publics pour les 18-24 ans, ou dans les bars et concerts pour les 25-29 ans. La stabilité des échanges et le partage avec des proches sont moins valorisés que le renouvellement des personnes et des lieux. L'ivresse y est davantage présente, mais pas forcément en excès.

La seconde est plus cérémonielle, codifiée et préparée en amont. Cette fête qui est davantage prônée par les adultes et à laquelle toutes les générations participent, se déroule dans un cadre familial ou communautaire. Elle est là pour célébrer des passages : anniversaires, mariages, diplômes, vacances... des événements qui concernent tout un chacun. La convivialité, l'échange, le partage dans la proximité sont ici des valeurs essentielles.

5. Le regard de l'anthropologue

Intervention de Véronique Nahoum-Grappe



Véronique Nahoum-Grappe

Lundi 6 décembre 2010, 21h30
Maison des associations, Rennes

« Les résultats du questionnaire de Jeudevi rejoignent ceux des grandes enquêtes d'épidémiologie. En France, toute la population boit de moins en moins d'alcool depuis la seconde guerre mondiale. Les jeunes boivent moins que les personnes plus âgées et boivent différemment, pas tous les jours, mais excessivement aux moments festifs. Ces similitudes entre les résultats de l'enquête et ces grandes données que l'on connaît montre que c'est un bon travail de sociologie.

Contrairement à la sociologie, l'anthropologie et l'ethnologie sont des disciplines qui ne font pas de questionnaires. L'anthropologie crée des outils pour faire des comparaisons entre des sociétés historiquement, culturellement ou géographiquement différentes. Lévi Strauss disait « si on devait donner tous les paramètres qui rendent compte d'une réunion de 50 personnes pendant 2 heures, il faudrait des générations pour y arriver ». La seule solution c'est donc la comparaison des cultures ou de certains éléments de certaines cultures.

L'ethnologie donne beaucoup d'importance à la notion de situation, de scène, ce qui est en train d'être vécu, à l'insu même des gens. Après coup, en dehors de la scène festive, lorsqu'on leur pose des questions, c'est lundi matin, on est sobre, on dit «l'excès c'est pas bien», «nous ce qu'on aime c'est les amis, s'amuser»; c'est une vérité bien sûr, mais, comme toutes les vérités qu'on dit explicitement, c'est juste le dessus de l'iceberg, c'est ni vrai ni faux, ce sont des signes. L'épaisseur, la complication des situations, et la nécessité de vivre chaque jour et d'avancer, fait que ce qui se passe en réalité est un peu différent. Si tout était transparent, si ce qui se disait correspondait exactement à ce qu'on fait, et si on arrivait à être transparent à soi-même nuit et jour, nous n'aurions plus besoin de faire des sciences sociales, ni de psychanalyse, tout serait réglé.

Le souvenir nostalgique des fêtes de l'enfance

En écoutant ces résultats, la chose à laquelle j'ai tout de suite pensé, c'est qu'au fond dans une société comme la notre, les premières expériences de fêtes, on les fait enfant, dans le cadre d'une vie de famille, elle-même inscrite dans une histoire et un milieu. L'enfant en grandissant vit ses fêtes d'anniversaire, ses fêtes de famille, le nouvel an, il connaît ainsi très tôt des moments d'ivresse, et puis arrive l'adolescence et la jeunesse, les formes festives changent pour lui (les fêtes de conscrits, par exemple, et toutes sortes de fêtes de jeunes adultes qui se réunissent pour boire ensemble).

Contrairement à la sociologie, l'anthropologie est une discipline qui ne fait pas de questionnaires

L'anthropologie crée des outils pour faire des comparaisons entre des sociétés différentes

Elle donne beaucoup d'importance à la notion de situation, de scène, ce qui est en train d'être vécu, à l'insu même des gens

Les vérités qu'on dit explicitement, le lendemain, c'est juste le dessus de l'iceberg, c'est ni vrai ni faux, ce sont des signes

On a toujours tendance à associer jeunesse et fête, mais il ne faut pas oublier l'enfance qui donne des modèles, des modèles de nostalgie. On peut dire que dans un pays comme la France, pour le moment encore, le modèle de la fête c'est quand même le repas de nouvel an, le repas de famille, le repas de mariage, où toutes les générations sont présentes et où le repas limite l'ivresse. Les enfants grandissent en France avec des souvenirs de fêtes où il y a des repas, où les adultes se disputent, se racontent des souvenirs, se font des scènes, se réconcilient, chantent. Il y a ainsi une première forme festive autour du repas qui s'effondre au passage à l'adolescence.

Les célibataires toujours au premier rang de la fête

On a beaucoup entendu le terme célibataire. Que veut dire célibataire : non marié, mais surtout non lié, être seul, ne pas être deux. Dans toutes les statistiques sur les fêtes, y compris dans des sociétés beaucoup plus reculées, les jeunes hommes célibataires sont toujours au premier rang de cet espèce de combat qu'est la fête. Cela doit nous interroger parce que c'est un signe de quelque chose : être seul, chercher, ne pas vouloir aller dormir, vouloir aller plus loin dans la nuit.

Des ivresses excessives parfois éloignées de l'idée d'amusement

Il me semble que ce qu'on a oublié dans le questionnaire, et qui est une des caractéristiques des nuits festives, la nuit étant le berceau des formes festives et de toutes ses conduites d'excès, c'est que, bien sûr les grandes cuites ont lieu à l'occasion de moments heureux, des victoires, des succès sportifs ou des diplômes, mais elles existent aussi pour d'autres raisons : la séparation avec un être aimé, la peur de la mort, les grands froids, les grands événements troublants, les catastrophes, le lendemain de quelque chose d'effrayant auquel on survit, les moments de malheur total. On voit bien dans ces cas, que la problématique psychoactive de la fête, et par l'ivresse notamment, est très éloignée de l'idée qu'il faut s'amuser, qu'il faut garder des limites.

Cette possibilité, la nuit, de cette étape psychoactive qu'est l'ivresse, peut donc être aussi une façon, dans la pratique et non pas seulement dans le discours, d'héberger le malheur; par exemple la personne abandonnée, qui va trop mal, qui ne peut pas rester dans sa chambre, qui est seule dans un monde qu'elle estime hurlant et effroyable, va pousser la porte de chez elle, la nuit, et là ce n'est pas la fête au sens où l'enquête l'a observé, mais c'est la possibilité pour elle de pouvoir rentrer dedans, et de trop boire. Dans ce cas, la dimension extrême de la cuite est le lien avec, non pas le bonheur, mais son contraire, le malheur.

C'est très intéressant de voir, dans les séries télévisées, qui sont évidemment le terrain des ethnologues du présent, le rôle de la cuite festive dans les pires moments de la vie, ou comme signe d'échec majeur, financier ou amoureux. Les filles échappaient un peu à cette pratique, maintenant elles s'y mettent aussi, on le voit dans *Desperate Housewives* ou *Plus belle la vie*, une fois quittée la fille boit, le soir même. C'est un point auquel il faut penser sans juger, y compris dans la culture de la prévention. Les héros de la fête, ceux qui n'auront pas envie de dormir, ceux qui iront plus loin, c'est pas qu'ils soient comme ci ou comme ça, c'est que ceux-là, à ce moment là, rentrent comme des fous dans la fête, parce que, eux, vont beaucoup plus mal que les autres. Le problème pour eux n'est pas de s'amuser, le problème c'est que le présent est insupportable et que l'ivresse héberge ce côté insupportable.

L'ivresse est un état polysémique qui forme une espèce de case donnant l'hospitalité à des contenus très différents : après la victoire guerrière, les soldats vont boire, ivres de vin et de sang, et faire une fête démente parce qu'ils sont victorieux, l'ivresse est ici le signe de la joie, et il y a cet échec abominable, la Coupe du Monde loupée ou le meilleur ami parti, l'ivresse extrême sera alors le signe et le langage de l'échec.

Les enfants grandissent en France avec des souvenirs nostalgiques de fêtes où il y a des repas, où les adultes se disputent, se racontent des souvenirs, se font des scènes, se réconcilient, chantent

Dans toutes les sociétés, mêmes les plus reculées, les jeunes hommes célibataires sont toujours au premier rang de cet espèce de combat qu'est la fête

Les grandes cuites ont lieu à des moments heureux, mais aussi à des moments de grand malheur et de peur

La problématique psychoactive de la fête peut être très éloignée de l'idée qu'il faut s'amuser,

elle peut être une façon d'héberger le malheur,

celui d'un échec majeur, financier, amoureux

Certains, à un moment donné de leur vie, rentrent comme des fous dans la fête, pas pour s'amuser, mais parce que le présent est insupportable et que l'ivresse va héberger ce côté insupportable

L'ivresse extrême peut ainsi être le signe de la joie ou le signe du malheur et de l'échec

C'est la rencontre de ces deux possibilités qui font que l'ivresse a une valeur en terme d'expression dans la communication à soi même et à autrui, donc sociale et culturelle, expression non pas en terme de paroles, mais en terme de séquences de vie. L'ivresse offre quelque chose que peu de choses offrent, il n'y a pas beaucoup de moments sociaux et d'espaces dans la société qui offrent cette possibilité pour le malheur comme pour le bonheur d'être marqué, d'être surligné.

Temps ordinaire et temps de fête

Il faut toujours faire attention aux généralités en sciences sociales, c'est la grande différence avec les sciences exactes, l'anthropologie est ainsi toujours au péril d'une monographie réelle.

Je crois cependant qu'il n'existe pas d'exemple de descriptions sérieuses d'un groupe culturel connu, où il n'y ait pas cette opposition du temps ordinaire, ne disons pas obligatoirement du travail, parce que c'est un mot très occidental, mais parlons du temps de sobriété, celui consacré aux activités faites pour la reproduction de la société par elle-même, pas de sociétés sans opposition du temps ordinaire au temps alternatif, où interviennent d'autres activités comme le dessin, la danse, la musique, des choses du corps, et la production d'états psychoactifs sous des conditions qui ne sont pas forcément des boissons fermentées ou des champignons. Doit-on appeler ces moments « fêtes » ? En tout cas c'est très exceptionnel, à ma connaissance, qu'il n'y ait pas production d'espaces, que nous appellerions festifs, c'est à dire extraordinaires, différents, où il n'y ait pas cette existence d'états psychoactifs, d'une culture du corps, de la musique et de la danse, qui sont des inventions de l'humanité toute entière.

La fête carnavalesque

Dans nos sociétés, depuis trois à quatre siècles, on se rend compte que les formes festives évoluent, tout en restant dans des grands systèmes d'opposition, notamment celle entre les aspects cérémoniels et les aspects carnavalesques de la fête.

Même dans un pot de retraite, il y a toujours un moment un peu cérémoniel où on lève le vin à la santé du collègue qui s'en va, on l'honore, on lui adresse ce geste étrange, que l'on connaît dans l'iconographie depuis la Grèce Antique, le geste à la santé est un geste très cérémoniel.

Les formes carnavalesques, elles, ont été beaucoup décrites, mises en musique et en littérature. Il existe de nombreuses sources pour les historiens, des sources judiciaires, iconographiques. L'espace festif carnavalesque est plus ou moins codé, il est fou au sens du XVIème siècle, c'est à dire, cul par dessus tête, on renverse les rôles sociaux, les femmes battent les hommes, les ânes sont sur les trônes, de nombreuses choses extraordinaires s'y déroulent.

Les sociétés, mêmes très anciennes, réservaient 3 ou 4 jours à la culture du grotesque, avec notamment l'usage de masques. Ce sont des moments où les frontières de la transgression bougent un peu par rapport au temps ordinaire, mais elles bougent dans un espace où l'on sait où se situe une deuxième frontière. Dans ces moments, la licence sexuelle tout à coup peut exploser, mais, à alcoolisation égale, la deuxième frontière sera, par exemple avec la voisine c'est possible, mais pas avec la belle sœur, par contre en temps de sobriété, même avec la voisine, ce n'est pas possible. On voit bien dans l'excellent film «Le Carnaval», le statut de la sexualité pendant la fête; une fois que la fête est finie, c'est finie ; lui, il y croyait un peu, mais pas elle, c'était juste parce que c'était la fête. L'espace festif carnavalesque change ainsi la consistance des actions, si on faisait les mêmes à jeun, certaines pourraient être perçues comme graves et susciter de vrais conflits.

Il n'y a pas beaucoup de moments et d'espaces dans la société qui offrent cette possibilité pour le malheur comme pour le bonheur d'être marqué

Il n'existe pas d'exemple de sociétés sans opposition entre temps ordinaire et temps de fête,

pas de sociétés sans espaces festifs avec ses musiques, ses danses et ses états psychoactifs

L'espace festif carnavalesque fait bouger les frontières de la transgression,

il change la consistance des actions,

si on faisait les mêmes actions à jeun, certaines pourraient être perçues comme graves et susciter de vrais conflits

La dimension carnavalesque de la fête n'est pas synonyme de «on peut tout faire», comme il a été dit dans des réponses au questionnaire, elle existe donc à l'intérieur d'une deuxième frontière. Cette frontière a été décrite par les historiens, il semblerait que cela corresponde à l'une des définitions du moment carnavalesque, c'est à dire l'excès : boire trop, être vraiment saoul. On parle aujourd'hui de «binge drinking», mais au XVIIème siècle il y avait déjà des verres sans pied pour ne pas pouvoir les poser, pour les vider d'un trait, et toutes les armées ont inventé des chants qui accompagnent la goulée du buveur (« Aglou aglou aglou... il est des nôtres...»). Ce sont des épreuves que l'on peut qualifier d'agonistiques, on ne fait pas boire la personne pour la saouler, l'excès est simplement la norme. L'excès est une performance de la virilité, ce n'est pas une histoire d'addiction, de plongée dans l'anonyme ou de décadence de la civilisation. On trouve beaucoup d'exemples de ces scènes dans l'histoire. Les excès, les performances et les compétitions à trop boire, à trop manger, sont des moments festifs.

L'excès fait partie de la définition de la fête carnavalesque, de même que le renversement des rôles (comme le décrit Goffmann dans les prisons, où au nouvel an, les gardiens jouent les prisonniers et les prisonniers les gardiens, tout le monde rigole, et le lendemain chacun retrouve son rôle et se retape dessus). Un grand classique est le déguisement des hommes en femmes, les hommes, avec leurs mollets poilus, et leurs perruques aux grands cheveux, leurs fausses grosses poitrines et du rouge à lèvres, font rire tout le monde. Le rire est là parce qu'on détourne, on joue avec les signes et les normes, on les renverse, l'expression du XVème siècle « être cul par dessus tête » l'exprime parfaitement.

Des espaces de fête pour permettre la rencontre des jeunes générations

On doit penser ce qui se passe dans l'espace festif carnavalesque, au regard de l'atmosphère qui règne dans la société en temps ordinaire. Dans les sociétés villageoises policées, où il y a une police des regards, où la sexualité des filles est contrainte, quand arrive le bal, tout à coup, toutes les générations sont là pour surveiller ce moment incroyable où deux parfaits inconnus, au sens familial, c'est à dire de familles différentes, sont autorisés à danser, les yeux dans les yeux, plaqués l'un contre l'autre, parce que c'est la fête, c'est le bal ; et parce qu'il faut que les jeunes se rencontrent, pour que la société franchisse le pas d'une nouvelle génération qui, à nouveau, va faire coïncider la reproduction physiologique, avoir des enfants, et la reproduction patrimoniale, sociale, culturelle.

Même dans les sociétés anciennes, la fête intervient pour permettre la rencontre des jeunes générations dans l'exogamie, entre étrangers, et non pas dans l'entre soi. Il y a dans une société codée un espace de fête, de bal, de carnaval, où les codes sont inscrits dans la culture collective : voilà la nuit du bal, voilà l'heure du bal, voilà l'endroit du bal, on fera comme ci, on fera comme ça ; les bals des débutants par exemple dans nos sociétés, gardent cette espèce de codage collectif, parce qu'il y a un enjeu de reproduction très fort et que les patrimoines sont très importants. Les espaces de fête conservent cette espèce de codage de la collectivité sur la rencontre des jeunes générations.

Dans ces sociétés là, dans l'espace festif et cette espèce de liberté de ce qui va s'y passer, à alcoolisation égale, les frontières de la transgression des règles sont franchies ou ne sont pas franchies, non pas à cause de l'alcool ou d'une soi-disante décadence, mais pour des raisons qu'il faut interroger, qui ont à voir avec cette opposition, ce contraste violent entre l'espace festif et l'espace qui est autour de la fête dans la société. Tout se passe comme si chaque société produisait un espace festif qu'elle mérite, qui lui ressemble, même si dans cet espace festif on invente l'inverse, un inverse provisoire, juste une nuit, trois jours, mais un inverse.

« Il est des nôtres, il a bu son verre comme les autres, C'est un ivrogne, ça se voit rien qu'à sa trogne »

Les excès, les performances et les compétitions à trop boire, à trop manger, sont des moments festifs carnavalesques,

de même que le renversement des rôles, comme le décrit l'expression du XVème siècle « être cul par dessus tête »

Même dans les sociétés anciennes, la fête intervient pour permettre la rencontre des jeunes générations dans l'exogamie, et non pas dans l'entre soi

Mais parce que les enjeux de reproduction et de transmission sont importants, les codes de l'espace festif sont inscrits dans la culture collective

Ainsi chaque société produit un espace festif qui lui ressemble,

avec une opposition parfois violente entre l'espace festif et celui qui l'entoure dans la société

Les fêtes ont une histoire très ancienne, très lourde, une histoire économique, esthétique, une histoire dans les rapports entre les corps, une histoire de la sexualité, une histoire des rapports entre hommes et femmes. Ce n'est pas un sujet où il y aurait là le temps ordinaire qui est sérieux, et le temps de la fête qui est un peu ridicule. Les fêtes et le moment festif font partie de l'histoire profonde des sociétés.

Le charivari, le troisième temps de la fête

On constate dans de nombreux récits d'historiens une dimension particulière de la fête, celle qui fait désordre, qui produit des complications, notamment dans l'espace public. On peut noter que les premiers textes qui essaient de condamner les abus d'alcool font référence au désordre dans l'espace public. La question qui se pose est donc celle du désordre, de quelque chose d'un peu dangereux, dans la nuit urbaine, dans l'espace social, lorsqu'il y a une bande, il y a quelque chose qui est dangereux pour les gens tout seuls.

Dans des textes anciens, on observe pendant des siècles la pratique du charivari. Des jeunes décidaient qu'il y avait une infraction, que la loi ne saisissait pas mais que la coutume réprouvait, par exemple le remariage d'un veuf et d'une très jeune, il y avait un entre deux d'impunité. Les historiens ont analysé la forme charivaresque du festif comme une invention collective, une punition vis-à-vis d'une transgression que la loi ne saisit pas mais qui fait que quelque chose ne va pas. Beaucoup d'écrits décrivent les charivaris. Un groupe de jeunes se réunissait à la taverne, il y avait de l'alcool et toutes sortes de jeux, et puis ils s'en allaient, en faisant de la musique hideuse, discordante, en tapant sur des gamelles, en faisant des mugissements terrifiants, tournaient autour de la maison du charivarisé qui était terrifié, les voisins se planquaient, et là les jeunes lui demandaient à boire, ils lui demandaient quelque chose pour qu'il ouvre la porte ; les actes dépendaient de la dimension de l'ivresse, de la fête, des rires, et la propension des fêtards à s'autoriser à le punir, dans leur impunité nocturne à ce moment là, dans le rapport de force qu'ils avaient imposé.

Il s'agissait malgré tout d'un moment festif, où le rire de la bande des fêtards changeait de sens tout à coup, ils s'autorisaient à des pratiques perçues comme violentes et cruelles et elles l'étaient, alors que, à jeun, le lendemain, tout seuls, jamais ils n'auraient pensé à traiter de cette façon telle femme ou tel voisin, mais là tout à coup quelque chose s'était mis en scène.

Le bizutage moderne s'inscrit dans cette histoire du charivari : ce sont les plus vieux, ceux qui connaissent le lieu, qui vont prendre comme cible de leurs tactiques d'aviilissement, les plus innocents, ceux qui viennent d'arriver. Ce n'est pas du tout la bagarre du bal, à égalité, mais c'est tout à coup le groupe en situation d'impunité, ivre de son pouvoir, qui joue, rit, boit, et fond sur les plus innocents d'entre eux, en profitant de leur faiblesse pour les maltraiter, dans une espèce de possession mimétique qui est la condition de la survie en institution. Ce bizutage est une forme festive.

On peut également citer la bande qui continue d'errer au milieu de la nuit, quand la fête est finie ; s'ils voient une femme seule qui tombe, le jour à midi ils l'auraient relevé, le soir à minuit ils vont se moquer d'elle. Ce n'est pas uniquement la faute de l'alcool, il s'agit aussi d'un violent changement d'atmosphère de la forme festive ; le rire n'est pas un rire d'humour, mais de domination.

Donc, cérémonie, carnaval et charivari, toutes ces formes festives peuvent coexister. Mais, il ne faut pas confondre ce troisième temps de la fête, avec la fête évolutive qui a plusieurs séquences si on l'étudie en terme de situation : de l'ébriété que préfère la grande majorité des personnes qui ont répondu au questionnaire, à la fin de nuit un peu difficile et qui disparaît des souvenirs que l'on raconte.

Il n'y a pas un temps ordinaire qui serait sérieux et un temps de la fête ridicule,

les fêtes font parties de l'histoire profonde des sociétés

Les premiers textes qui essaient de condamner les abus d'alcool font référence au désordre dans l'espace public

Le charivari est une punition vis-à-vis d'une transgression, que la loi ne saisissait pas, mais que la coutume réprouvait

Il s'agissait d'un moment festif, où le rire de la bande de fêtards changeait de sens tout à coup,

ils s'autorisaient à des pratiques perçues comme violentes et cruelles, et elles l'étaient, alors qu'à jeun, le lendemain, tout seul, jamais ils n'auraient agi de cette façon

Le bizutage ou les errements violents de la bande ivre au milieu de la nuit sont des formes actuelles de charivari

Une même nuit festive peut commencer en cérémonie, se poursuivre en carnaval pour se conclure en charivari,

faisant passer le fêtard de l'état d'ébriété dont il se souvient avec bonheur, à la fin de la nuit un peu difficile qui disparaît généralement de ses souvenirs

La question du troisième temps de la fête se pose pour les sociétés ouvertes, pour des populations aux modes de vie décadrés, où les personnes n'ont pas forcément besoin d'occasion pour faire la fête, où il n'y a pas d'habits de fête, pas d'horaires de la fête, pas de lieux pour faire la fête. Il y a ainsi un certain nombre de fêtes qui occupent l'espace urbain la nuit, qui sont des sortes de dérives, de bars en bars, d'idée en idée, de lieu en lieu, sur les toits, dans des cimetières, sur les bords de mer, des lieux où on va faire des choses extraordinaires.

Le troisième temps de la fête est évidemment dangereux, pour soi-même et pour autrui, c'est le moment où on escalade, on accélère, on appuie sur l'accélérateur de la moto alors qu'on a bu, au mépris des valeurs de la journée. Dans ce troisième temps, il se passe quelque chose de différent, il y a une espèce de contrainte des normes de l'espace festif : la question du tragique, de l'élégance, on va pas avoir peur pour sa petite santé, dire « non non je veux de la tisane », la question du modèle masculin, des vedettes, des figures, du buveur monté sur le parapet qui fait rire tout le monde. Cet univers du troisième moment de la fête, qui fait tellement peur aux adultes, l'ethnologue, lui se doit d'en comprendre les mécanismes et pourquoi, à certains moments, des jeunes garçons et des jeunes filles vont jusqu'à ce point.

Le troisième temps de la fête est évidemment dangereux, pour soi-même et pour autrui

Même s'il fait tellement peur aux adultes, l'ethnologue, lui se doit d'en comprendre les mécanismes et pourquoi, à certains moments, des jeunes garçons et des jeunes filles vont jusqu'à ce point

6. Echanges avec le public



Normand Filion,
Véronique Nahoum-Grappe,
Christophe Moreau,
Benoît Careil

Lundi 6 décembre 2010, 22h
Maison des associations, Rennes

Question : « Alors, pourquoi ? Pourquoi les jeunes vont-ils jusqu'à ce point ? »

Véronique Nahoum-Grappe : « Quand on demande pourquoi, on attend une réponse. Pourquoi 2 et 2 font 4 ?, c'est simple à répondre, mais dans les sciences sociales, on va de question en question.

On peut dire qu'il y a la question de la virilité des garçons, il y a également la question de la nécessité de quitter l'enfance. Pour le petit enfant dans sa niche familiale, tout son univers est fixé, organisé, et de façon assez difficile, entre 7, 16 et 20 ans, il faut nécessairement qu'il coupe ce lien, mais pas seulement le lien physique, pas seulement le lien de dépendance ni le lien affectif, mais le lien de sémiologie. Il doit aller seul découvrir le monde, et pour cela couper le lien avec la famille, pour se désaffilier. Il faudrait que la famille le lâche, mais la famille ne le lâche pas.

L'ivresse pour l'adolescent, c'est ce moment où « les parents ne sont plus dans la tête », le moment où il a coupé le lien de filiation, imaginairement, mais réellement aussi, parce que l'ivresse est très physiologique.

Quand l'enfant devient adolescent, il doit couper le lien avec sa famille, se désaffilier, mais les parents refusent de le lâcher, de le laisser aller seul

Alors, l'ivresse pour l'adolescent, c'est ce moment où « les parents ne sont plus dans la tête », le moment où il a coupé imaginairement, mais de façon courageuse et désespérée, le lien de filiation

Du point de vue de l'anthropologue, il n'existe pas de société où les jeunes n'aient pas, en grandissant, dans leur rapport à la sexualité, au travail ou au monde extérieur, la nécessité d'avoir à se battre pour survivre. Toutes les sociétés ont organisées cette coupure de façon plus ou moins douloureuse. Pour un jeune, sans doute que sortir sans les parents, en coupant le téléphone portable pour qu'ils ne puissent pas le joindre, aller là où les parents ne savent pas où il est, et particulièrement dans sa tête, sont des choses assez courageuses et désespérées, et je pense que l'ivresse est une réponse à cette nécessité de sortir, pour se retrouver seul. L'ivresse paradoxalement aide à construire l'identité solitaire du futur adulte.

En dehors de l'addiction et de l'alcoolisme qui sont d'autres tragédies, on peut dire que la recherche de l'ivresse est très liée à la période de l'adolescence. Comme on l'a entendu dans les résultats du questionnaire, les adultes ne boivent plus pour s'enivrer, ils boivent, en règle générale, autour du repas, pour ce premier état d'ébriété que donnent les boissons fermentées.

On peut ensuite parler de cette angoisse majeure qu'est la sexualité, cette angoisse, elle aussi, est liée à l'adolescence. Pour faire face seul à la question de la sexualité, en ayant coupé imaginativement tout lien avec l'enfant qu'on était, il apparaît que parfois, dans certaines situations, l'adolescent ait recours à l'ivresse, pourtant tellement toxique pour le corps, mais qui est, du point de vue de l'anthropologue, d'une grande utilité identitaire.

Pour répondre à la question «Pourquoi?», on peut chercher encore d'autres éléments de signification. Quand la fête est ratée, quand rien ne se passe, quand les blagues que l'on tente tombent à plat, quand l'ennui mortel plane, qu'une sensation de nullité, de solitude vous envahit, qu'un sentiment d'échec fini par vous abattre, l'alcool mécaniquement suffit à transformer cette catastrophe invisible en une autre histoire, parce que trop boire, au moins ça on en est sûr, ça entraîne mécaniquement une histoire qui servira après coup à dire qu'on a fait la fête.

L'alcoolisation extrême, on l'a vu dans le questionnaire, est l'une des réponses au vide terrifiant du moment festif, à cet échec secret d'une fête ratée. Au collège ou au travail, on rêvait de la prochaine fête et, tout à coup, au cœur de ce rêve, c'est l'ennui, c'est le néant, c'est le sentiment d'abandon et de déréliction, c'est l'échec secret de la fête en tant que fête.

Je pense qu'on boit moins lors d'une fête nourrie de séquences particulières : les repas, la danse, les rires, les disputes politiques...

Paradoxalement, la joie d'un contenu festif est préventif du risque d'alcoolisation. »

Question : « J'aimerais que vous nous parliez de cette minorité de gens qui font la fête, non pas pour danser, s'amuser ou partager, ce 1% que l'on a vu tout à l'heure, qui vont systématiquement terminer la tête à l'envers, j'aimerais aborder cette partie là, elle est peut être moins idyllique et n'est pas abordée dans le questionnaire ? »

Christophe Moreau : « On ne l'a pas abordé là parce que l'on a fait à d'autres occasions. La gestion de la fête a longtemps été focalisée sur les jeunes que j'appelle les casse-cou, qui sont les plus bruyants, les plus en souffrance, les jeunes qui vont finir aux urgences de façon récurrente, en fin de semaine. On n'a pas voulu se focaliser sur ces jeunes là, mais au contraire, regarder le reste de la fête, ce que vous appelez le côté idyllique de la fête.

Pour un jeune, l'ivresse est une réponse à cette nécessité de sortir sans les parents, pour se retrouver seul

Paradoxalement, l'ivresse aide à construire l'identité solitaire du futur adulte.

Pour faire face, seul, à la question de la sexualité, il apparaît que parfois, dans certaines situations, l'adolescent ait recours à l'ivresse, qui est, du point de vue de l'anthropologue, d'une grande utilité identitaire.

Quand la fête est ratée, l'alcool, mécaniquement, suffit à transformer cette catastrophe invisible de l'échec en une autre histoire,

parce que trop boire, au moins ça on en est sûr, ça entraîne une histoire qui servira, après coup, à dire qu'on a fait la fête

Paradoxalement, la joie d'un contenu festif est préventif du risque d'alcoolisation

J'ai eu l'occasion de faire parler ces jeunes à d'autres occasions, donc je veux bien en dire un mot.

Cette petite minorité de fêtards est très liée à des populations qui ont des souffrances avec leur famille et font l'objet de suivis. Si on prend les jeunes les plus casse-cou, par exemple la population des jeunes en errance dans les cœurs de ville, il y en a peut être 200 à Rennes, on sait que les 2/3 de ces jeunes ont été pris en charge par l'aide sociale à l'enfance. Si on analyse la parole de ces jeunes et leur façon de faire la fête, je dirais qu'il s'agit d'une fête « anesthésie » : s'oublier, s'absenter à soi, parce qu'on a un vécu invivable, indicible, qui fait souffrir ; là, on n'est plus dans la gestion publique de la fête, on est dans l'accompagnement social, l'orientation vers le soin. Ce sont plutôt des garçons, plutôt des gamins, qui ont commencé à sortir plus tôt que les autres. Pour moi, l'un des marqueurs signifiant, c'est le moment où les jeunes commencent à sortir : les casse-cou ont pris leurs premières cuites au moment de la 6ème ou 5ème, alors que les autres jeunes prennent leur première cuite autour de la classe de 1ère. Ensuite, les casse-cou remettent à beaucoup plus tard l'entrée dans la vie de couple. Ils vont avoir une confrontation à l'excès, aux produits et à la fête qui va aller de 12 à 28 ans ; dès qu'ils partent en fête, ils vont faire feu de tout bois, pratiquant un nomadisme très relatif.

Mais ce qui m'a beaucoup intéressé en parlant avec ces jeunes, c'est leur difficulté à construire une cohérence entre passé, présent et avenir. Ils sont, je disais cela avant, dans un présent permanent ; il y a des blancs dans leur histoire, ils n'arrivent pas à tout raconter ; maintenant je dis qu'ils sont dans le passé du présent, c'est à dire qu'ils ne sont même pas dans le présent, ils sont dans des choses qui les empêchent d'avancer, en lien avec la psychiatrie et un sentiment de honte. »

Véronique Nahoum-Grappe : « Pour ceux qui, pour des raisons de conjoncture, vont mal, il y a de fortes chances pour que le moment festif prenne un autre sens que pour les autres qui vont bien et qui peuvent penser le lendemain. Tandis que le fait d'aller mal fait qu'on a du mal à penser le lendemain, qu'on le refuse même d'une certaine façon, il y a de fortes chances pour qu'au cœur même de la fête, dans ce qu'il y a de plus festif, les chants, les danses, celui qui va le plus mal soit le plus fou, celui qui a l'air d'être le plus à l'aise. Il trouve dans la fête ce moment où il peut s'exprimer. Il y a un lien entre la fête extrême et ne pas aller bien, de même qu'il y a un lien entre la fête extrême et aller très très bien. La fête extrême concerne ainsi beaucoup plus de gens que les jeunes en souffrance.

Une deuxième chose, les parcours d'involution sociale, c'est à dire de déchéance ou de descente dans la rue, sont très souvent liés aux surconsommations d'alcool et de tabac, pour de nombreuses raisons. Si on n'est plus dans la fête, on est quand même dans l'ivresse. Pour ces personnes, il n'y a souvent plus de différence entre fête et non-fête, jour et nuit, être sobre et être imprégné, il n'y a plus d'ivresse non plus d'ailleurs. Il y a une espèce de flottaison dans une fausse réalité liée à l'inconfort, au mal être et à l'horreur d'être soi même dans son propre corps. Et il se trouve que l'alcool, le tabac qui sont des antidépresseurs, des anxiolytiques destructeurs, sont utilisés massivement par les acteurs sociaux qui sont dans des parcours de catastrophe individuelle. »

Les casse-cou, le 1% que l'on a vu dans les réponses au questionnaire, sont liés à des populations qui ont des souffrances avec leur famille et font l'objet d'un suivi social

Pour eux, la fête est vécue comme une « anesthésie » : s'oublier, s'absenter à soi

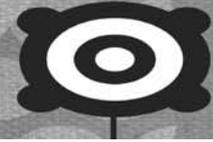
Ils sont dans « le passé du présent », dans des choses qui les empêchent d'avancer, en lien avec la psychiatrie et un sentiment de honte

Au cœur de la fête, le plus fou, celui qui semble être le plus à l'aise, est souvent celui qui est le plus mal,

il trouve dans la fête extrême ce moment où il peut s'exprimer

Pour ceux qui sont dans des parcours de déchéance, de descente dans la rue, il n'y a souvent plus de différence entre fête et non-fête, jour et nuit, être sobre et imprégné, il n'y a même plus d'ivresse

II - LES RASSEMBLEMENTS FESTIFS DANS L'ESPACE PUBLIC



Normand Filion

Mardi 7 décembre 2010, 9h30
Salle de la Cité, Rennes

1. *Les surgissements festifs dans l'espace public* *Conférence de Normand Filion*

Introduction

Qu'est-ce qu'un sociologue du travail et des organisations (que ce soit des organisations productives telles que les entreprises, des organisations bureaucratiques ou des organisations solidaires comme les associations) peut dire à propos de la fête ? Il ne peut certainement pas porter un discours sur le sens de celle-ci – ou plus généralement sur le plaisir, l'ennui, le bien-être ou le jouissif – ni sur ceux qui la font, qu'il s'agisse de la « jeunesse » (ou d'une frange de celle-ci) ou d'une autre catégorie analytique ou empirique de la population. De telles entrées supposeraient compétences, savoirs et expérience ; et nous ne saurions y prétendre d'aucune façon.

En revanche, au détour de nos objets de recherche habituels, nous avons eu l'occasion de nous arrêter sur l'apparition de phénomènes collectifs dans l'espace public. Plus précisément, des rassemblements dont les finalités – festives ou revendicatives – étaient diverses mais qui partageaient pour la plupart plusieurs caractéristiques quant aux modalités de leur apparition, de leur surgissement, dans la cité.

Nous nous intéresserons donc ici aux modalités d'organisation de surgissements festifs – pour autant qu'il soit possible de les distinguer d'autres formes de surgissements, comme nous le verrons – car, en tant qu'organisations, ils sont porteurs d'une logique de conception, d'une logistique (parfois élaborée, parfois élémentaire) et ils sont porteurs d'ordre social comme de désordre, tout comme ils visent à créer un certain ordre pour du désordre ludique.

Les questions qui m'ont animé ne concernent pas tant les raisons pour lesquelles on va faire la fête, ce qui fait qu'une fête sera réussie, ou ce qu'on va y chercher, mais plutôt les méthodologies d'action via, entre autres, le rôle d'internet et des réseaux sociaux, qu'ils soient privés ou publics. Pour chacun des rassemblements, nous en avons retracé l'historique, la provenance, les types d'organiseurs, les buts recherchés et les modes opératoires les plus concrets. Au total, notre catégorisation rassemblait dix-sept types de rassemblements, ce qui fait un éventail représentatif des pratiques festives.

*Nous nous
intéresserons ici aux
modalités d'organisation
des surgissements festifs
dans l'espace public*

Malgré tout, et en dépit de la diversité de ces rassemblements, un principe général est ressorti de façon prégnante : ils apparaissent comme la manifestation concrète d'une histoire de liberté, d'une prise de liberté dans l'espace public et de l'espace public. Non pas seulement un usage de l'espace public mais une appropriation. C'est pourquoi, parce qu'il s'agit d'une appropriation et d'une histoire de pouvoir et de liberté, les rassemblements que nous avons examinés sont des surgissements illégaux et non autorisés. Cette prise de pouvoir sur l'espace public sera un des facteurs de la construction identitaire du groupe, dans son agir collectif.

Nous avons donc mis de côté tous les rassemblements festifs légaux et les grandes manifestations politiques ou syndicales (dans leurs côtés festifs), car ils sont dument planifiés, autorisés et encadrés. Mon objet était tout ce qui échappe à l'approbation organisationnelle par les préfectures ou les mairies.

Le défi était donc d'analyser d'un même souffle et d'une même façon des objets aussi différents que les flash-mobs, les diners blancs de la bourgeoisie parisienne, les free-parties, de même que les actions militantes mais néanmoins festives des black-blocs ou celles du clan du néon, pour ne prendre que ces quelques exemples. Car nous reviendrons sur le brouillage des catégories faisant qu'il est parfois difficile de définir ce qui caractérise un rassemblement festif. A un certain point, il devient même ardu de définir ce qu'est un rassemblement lorsqu'il n'y a même plus de convergence spatiale mais une dissémination coordonnée et simultanée sur un territoire urbain.

Certains rassemblements illégaux, non autorisés, a fortiori lorsqu'ils sont furtifs, ne se passent jamais où l'on croit pouvoir les observer et par conséquent nous y avons eu relativement peu accès. Mais si nous avons pu participer à des flash-mobs de différentes natures ou à des actions politiques, nous nous sommes aperçus que l'essentiel se déroulait en amont, sur les réseaux sociaux et Internet. Nous avons donc tourné la méthodologie vers ceux-ci. Pour chacun des rassemblements étudiés, les sources indirectes ont été : a) revue de littérature sociologique, scientifique ou de commentaire ; b) revue de presse ; c) collecte de tous les documents vidéos disponibles sur Internet sur le sujet ; d) analyse extensive des sites Internet spécifiques de chacun des groupes, mouvements, fédérations, base d'échanges, etc. ; e) lecture des blogs, pages et forums relatifs à ces groupes ; f) collecte des reportages et journaux télévisés ou radiophoniques présentant les mouvements en question, les événements ou les affrontements les entourant.

• Distinction entre rassemblements festifs de masse et rassemblements festif furtifs

Il convient de distinguer le rassemblement festif de masse du rassemblement festif furtif, d'autant que dans les deux cas il y a surgissement non anticipé, prévu, ou anticipé. Comment faire ?

D'abord, la taille : nous nous référons ici à la réglementation qui fixe à 500 personnes, le seuil à partir duquel une manifestation doit être déclarée. La plupart des rassemblements festifs de masse dépassent de très loin le seuil des 500 personnes, c'est une mesure qui permet assez bien de départager les deux. Certains apéros géants font figure d'exception car il s'agit plus purement du festif furtif mais pouvant regrouper beaucoup plus que 500 personnes.

Ensuite, la temporalité. Les rassemblements festifs de masse s'installent en un lieu : en ville, dans une clairière, sur un site abandonné, etc. Ils s'y installent dans une temporalité souvent plus longue que les surgissements furtifs (tels les flash-mobs) – une soirée, une journée, une nuit, un week-end – mais surtout, ils s'installent le plus généralement pour une durée déterminée. On sait déjà, au départ, pour combien de temps on part faire la fête.

Les rassemblements que nous avons examinés sont des surgissements illégaux et non autorisés.

Ils sont la manifestation concrète d'une prise de liberté dans et de l'espace public.

Cette prise de pouvoir sur l'espace public sera un des facteurs de la construction identitaire du groupe, dans son agir collectif.

la taille

la temporalité

Puis, la logistique. A la différence des rassemblements furtifs qui ne demandent que des accessoires (consommations, vêtements, coussins, etc.), les rassemblements de masse supposent une logistique lourde. D'une part, un appareillage conséquent : tables, chaises, scènes, sound systems, chapiteaux, véhicules, etc. D'autre part, une organisation et une synchronisation élaborée pour que le surgissement logistique soit réussi. Le « travail d'organisation » suppose anticipation, conception et coordination.

Enfin, la sélection des participants et la cohérence culturelle. Les rassemblements festifs furtifs sont généralement grand public, comme c'est le cas des flash-mobs ou des apéros géants même si la diffusion préalable de l'information peut être restreinte. Par contre, les rassemblements festifs de masse sont généralement des phénomènes réservés : réservés à des initiés, à ceux qui connaissent les réseaux privés ou cryptés sur Internet ou qui s'inscrivent dans des réseaux interpersonnels. Cette « sélection à l'entrée » assure une certaine cohérence culturelle (codes et préférences musicales, vestimentaires, de modes de vie, etc.) et donc une identité partagée au sein de la masse. Cette identité est ce qui peut expliquer la bonne marche d'un rassemblement de masse – ou des réactions collectives cohérentes face à un événement – puisqu'on y vit et on y partage une vision du monde convergente avec celle d'autrui, d'où les fortes capacités d'autorégulation.

Distinguons ici la masse et la foule. Les rassemblements de masse sont des systèmes agrégatifs, c'est à dire que ce sont des sous-ensembles, des sous-groupes de vingt, trente ou cinquante personnes, partageant les mêmes pratiques culturelles ou une même conception de la fête, qui vont s'agréger dans la construction d'un ensemble. C'est donc une agrégation de petits groupes qui vont former une masse, avec très fréquemment une continuité relationnelle entre des événements : on gardera un lien, un contact, qui se réactivera lors d'autres activités festives. Cela est différent pour les foules, celles des apéros géants, des flash-mobs ou des fêtes dans le métro par exemple, qui peuvent regrouper 500 personnes dans une station, mais il s'agit plutôt d'une foule composée d'individus sans lien entre eux et sans continuité relationnelle, sinon en terme de micros réseaux d'amis. Quand on observe attentivement les vidéos de l'apéro géant de Rennes par exemple, on s'aperçoit qu'on a des binômes, des groupes de 3 ou 4 personnes qui arrivent simultanément et non pas des groupes constitués. On vient et on reste en petits groupes, dû certainement au fait qu'il n'y ait pas d'objectif autre que de consommer, de boire l'apéro entre soi – sans « communion » collective : un agrégat d'entre-soi. C'est à notre sens ce qui explique pourquoi les commentaires sont plutôt sans enthousiasme sur la nature de l'amusement, du plaisir.

• Les rassemblements festifs de masse

Prenons deux grands exemples de rassemblements festifs de masse : les dîners blancs et les free party. Deux formes radicalement différentes mais qui ne sont pas sans partager plusieurs caractéristiques. Et l'une d'elles en est certainement d'être partie prenante de la fête, au sens de l'engagement (alors que l'on ne fait que participer à un rassemblement furtif).

a) Les dîners blancs : les enseignements d'un « faux » événement

Les dîners blancs sont un faux événement non autorisé : la très grande majorité des participants croit participer à un rassemblement non autorisé, alors qu'une autorisation secrète est négociée et obtenue auprès de la préfecture. Les dîners blancs sont organisés depuis une vingtaine d'années, chaque année, un jeudi de juin. C'est ainsi qu'entre 7000 et 10 000 personnes s'installent pour pique-niquer dans les endroits les plus prestigieux de Paris : les Champs Elysées, la place de l'Etoile, le Pont des Arts, le Champ de Mars, le Louvre, la place de la Concorde, le Trocadéro, dans un parc ou à proximité de grands châteaux, à Versailles, St Cloud, Chantilly. Il s'agit donc d'un rassemblement ritualisé et ce, à tel point qu'il figure dans certaines brochures touristiques. La temporalité est relativement longue, c'est à dire toute la soirée, le rassemblement se terminant généralement à une heure du matin.

la logistique

*la sélection des participants
et la cohérence culturelle*

*Un rassemblement de
masse est une agrégation
de petits groupes, avec une
continuité relationnelle entre
les événements*

*tandis que les foules
présentes lors de
rassemblements furtifs
sont composées d'individus
sans lien entre eux et sans
continuité relationnelle*

*Dans un rassemblement
festif de masse, on est partie
prenante de la fête, au sens
de l'engagement,*

*tandis qu'on ne fait
que participer à un
rassemblement furtif*

Les dîners blancs sont intéressants (et ils sont proches des free party sur ce point) en cela qu'ils ne sont pas ouverts au public. Contrairement aux rassemblements furtifs, ce rassemblement de masse se fait par cooptation, dans le réseau de la bourgeoisie parisienne. Comme dans un système pyramidal mais où la pyramide serait sectionnée à chaque étage, les participants ne connaissent pas les organisateurs autres que les leurs, et où le donneur d'ordre général demeure inconnu. Le rôle des technologies informatiques est du coup important pour contacter les organisateurs, qui vont eux même coopter des groupes de personnes. Ne participe donc pas qui veut aux dîners blancs, et le capital économique ne garantit pas l'entrée dans le groupe, puisque les « nouveaux riches » ne s'inscrivent pas dans les réseaux établis. C'est bien plutôt le capital culturel et l'appartenance à ce monde très sélect de la bourgeoisie qui conditionne l'entrée. Surgissement bien particulier dans l'espace public, car ici la bourgeoisie sort de ses quartiers réservés et se montre sur la place publique en tant que classe sociale, dans un entre soi, lors d'une apparition marquée par la distinction par le blanc et la pureté (d'autant qu'il s'agit également d'un lieu-moment d'appariement conjugal).

La structuration sociale des dîners blancs montre que s'il faut être affranchi pour pouvoir y participer, cette intégration se fait par l'inscription au sein de microsystèmes sociaux préalablement existants (ce sont des « grappes » d'amis, de connaissances). C'est la raison pour laquelle la structuration matérielle reprend cette structuration sociale : les longues tablées sont segmentées par une succession de groupes où tous se connaissent (et se reconnaissent), faisant ainsi apparaître les continuités relationnelles existant préalablement à l'événement (et où s'inséreront des personnes recommandées par d'autres groupes). Ces groupes – « labellisés » par les invitations et l'interconnaissance – nous sont apparus de taille plus importante que ceux observés lors de surgissements furtifs.

Le surgissement se fait par étapes progressives (ils sont ainsi le miroir des free-parties) et la logistique ne peut être laissée au hasard car il s'agit de faire converger simultanément entre 5000 et 10000 personnes, qui prendront en différents points de la capitale au moins 70 bus, et de les faire s'installer en moins d'une heure avec tables, chaises, couverts et victuailles. Le lieu du surgissement reste inconnu, sauf des quelques organisateurs. Les groupes ne connaissent leurs points de ralliement que vingt-quatre heures à l'avance, et ce n'est qu'une fois installés dans le bus qu'ils apprennent leur destination finale.

Si la cooptation des participants est décentralisée et laissée au soin des organisateurs (même si la chaîne du « on connaît quelqu'un qui connaît quelqu'un qui connaît quelqu'un » ne doit probablement pas être très longue, en raison de la nature très sélecte de l'événement), l'information est toutefois centralisée et diffusée dans la pyramide. Celle-ci est composée de groupes dotés d'un responsable, dit « railleur », chargé de la coordination et de la diffusion de l'information par téléphone, texto ou courrier électronique.

Les étapes de communication ont une double nature, d'information sur l'événement et de définition des règles. Après divulgation de la date de l'événement, la dernière « note » donne les indications du dress code et de l'« appareillage » : « Le site sur lequel aura lieu le dîner est extraordinaire et impose à tout le monde une élégance soulignée. À cet effet, les dames sont priées de se couvrir d'un chapeau quelle qu'en soit sa nature pourvu qu'il soit blanc et tende à rehausser leur charme naturel. Pas de problème pour les talons hauts ; il vaut mieux se passer d'un sac à main ; le panier repas doit tout contenir, y compris le sac-poubelle. » Les participants doivent apporter pique-nique, table de bridge, nappe et serviettes de table en tissu blanc, couverts en argent, verrerie et champagne.

La gestion des risques par les forces de l'ordre est ici particulière puisque l'on va protéger le rassemblement. Etant autorisé et très « civique » (quoique), les forces de l'ordre n'entrent pas dans le rassemblement : ils le clôturent pour empêcher le trouble à l'ordre public créé par autrui, par les « non-invités » : badauds, jeunes, pickpockets, sans domicile, etc., que l'on repoussera. Logique de classe sociale ou logique de rassemblement autorisé ? Mais certainement logique de protection tournée vers l'extérieur, au contraire des free-parties. En cas de débordement, d'alcoolémie avancée ou pour tout problème, on pourra faire appel aux forces de l'ordre, disponibles au pourtour.

Ne participe pas qui veut aux dîners blancs, le rassemblement se fait par cooptation selon son capital culturel et l'appartenance ou pas au monde de la bourgeoisie parisienne

La bourgeoisie se montre sur la place publique en tant que classe sociale

Les longues tablées sont segmentées par une succession de groupes où tous se connaissent (et se reconnaissent)

Le lieu de surgissement n'est connu que des quelques organisateurs, ce n'est qu'une fois dans les bus réservés que les groupes apprennent leur destination finale

Les participants doivent apporter pique-nique, couverts en argent, verrerie champagne, nappes et serviettes de table en tissu blanc

Les forces de l'ordre protègent le rassemblement des intrusions venant de l'extérieur... au contraire des free parties

Si cette forme de surgissement commence à apparaître dans des formes encore timides dans d'autres villes, il convient aussi de poser la question : de tels événements organisés par d'autres classes sociales ou d'autres groupes sociaux (que ce soit 10 000 étudiants pour un pique nique sous la tour Eiffel ou encore 6000 familles maghrébines pour rompre le jeûne du ramadan) pourront-ils disposer d'une autorisation préfectorale ? Mais s'ils s'installent sans autorisation préalable, conséquence de l'image des dîners blancs censément et publiquement connus comme « non autorisés », quelles en seront les conséquences et quelles seront les réactions des autorités politiques ?

b) Les free parties

Les « free parties » sont certainement les rassemblements non autorisés de personnes dans l'espace public les plus connus des acteurs politiques et de la gendarmerie en milieu non urbain. Non seulement parce qu'elles se déroulent le plus souvent dans les zones rurales, mais parce qu'elles peuvent rassembler des centaines ou des milliers de personnes qui surgissent de nulle part et convergent en un endroit pour l'investir et y faire la fête.

Notre but est d'apporter, pour les acteurs confrontés à ces manifestations festives de masse, quelques éléments de compréhension du phénomène et sur le principe même de leur illégalité. C'est pourquoi nous nous attarderons sur les rassemblements illégaux. Tout d'abord, il convient de préciser les termes pour éviter les confusions. Apparues après les raves, dans les années 90, les free parties marquent un virage libertaire et alternatif des teufeurs qui s'inspirent des TAZ, zones d'autonomie temporaires, à l'accès gratuit et où les participants ne se contentent pas de participer mais sont partie prenante dans la réussite collective du rassemblement. On s'éloigne donc des raves parties légales et payantes, se déroulant le plus souvent en intérieur, avec services d'ordre et commerçants en tous genres. Les free parties sont dans leur grande majorité illégales, se déroulent en extérieur et une donation peut être faite à l'entrée ou à la fin de l'événement. Certes, les deux types de manifestation s'incluent dans la culture technoïde mais des différences de fond (historiques, musicales, politiques et sociales) différencient nettement ces deux phénomènes.

La question de l'illégalité de ces rassemblements est à comprendre de deux façons. L'une, objective, est produite par le système réglementaire et les positions politiques face à ce genre d'événement. L'autre est identitaire et répond à un positionnement culturel des participants.

Les observateurs s'accordent pour noter une double évolution de ce type de rassemblement. La première est le ralentissement relatif de l'engouement et la stabilisation des « effectifs ». Selon le sociologue Lionel Pourtau, le chiffre global estimé des « adeptes » réguliers serait passé 500 000 en 2003 à environ 300 000 en 2008. La deuxième évolution observée nous intéresse au plus haut point : l'éclatement en une multitude de petites free parties depuis les nouvelles dispositions législatives. Considérant, d'une part que ce mouvement tient à rester en marge des exigences de légalité¹ et que de plus en plus de sound systems répugnent à risquer la saisie de leur matériel de sonorisation, la tendance actuelle – qui correspond d'ailleurs à un retour aux origines de la « vraie teuf » – est la free party plus confidentielle, entre initiés d'un réseau, rassemblement festif plus léger en termes de logistique et que l'on retrouvera au fond d'un bois ou en des endroits moins accessibles que pour un événement de grande ampleur.

Mais l'imbroglio de la légalité reste entier : non soumises à autorisation en deçà de 500 personnes, la légitimité d'une free party de dimension modeste dépendra encore du lieu choisi et de l'accord de son propriétaire, privé ou public.

Les free parties apparaissent dans les années 90, s'inspirant des Zones d'Autonomie Temporaires : liberté, gratuité, autogestion, absence d'autorité, entraide

Dans les années 2000, les adeptes des free parties diminuent fortement, la tendance est au rassemblement plus confidentiel, entre initiés

¹ Le décret du 21 mars 2006 porte à 500 l'effectif prévisible de personnes présentes sur le lieu de rassemblement à partir duquel une déclaration doit être faite en préfecture.

Il reste qu'en raison même du mode opératoire de ces rassemblements festifs, il est quasiment impossible d'anticiper le nombre de participants à une free party, puisque l'information la concernant devient hors de contrôle dès lors qu'elle est lancée sur les réseaux Internet. Même avec un petit nombre de sound systems, une free party pensée comme « confidentielle » peut facilement générer un afflux de 1000 personnes voire plus, sans que cela soit voulu, la faisant basculer dans l'illégalité.

On est donc face à un problème de configuration légale. La fixation d'un seuil, si elle peut être opérante pour une manifestation classique où l'on vend des billets sur place ou à l'avance, ne l'est plus dans le cas d'une free party. Il faudrait donc, afin de parer à toute éventualité, que toutes les free se déclarent en préfecture. Mais selon les interlocuteurs du milieu, il semble qu'environ 90% des demandes faites auprès des maires et des préfectures essuient des refus. Par conséquent, l'illégalité est aussi créée par les acteurs de la légalité.

Face à ce cafouillage légal dans lequel elles sont partie prenante, bon nombre de préfectures prennent les devants avec des arrêtés préfectoraux préventifs qui interdisent, sur simple présomption, toute tenue de « rave party », « free party » ou de « teknival » sur leur territoire. Devant cette situation, les teufeurs des free ont le sentiment d'être considérés comme des « pestiférés » et vivent mal ce rejet, par le corps social, d'une part de leur identité.

Car d'un autre côté, il existe une véritable rupture culturelle entre les exigences légales et la philosophie de la free. Car les teufeurs entendent rester libres. Autonomes, libres et responsables. Cette culture n'est pas seulement musicale et festive, il s'agit également d'un mode de vie, fondé sur des valeurs fortes et partagées, et en tant que tel, leur aspiration est naturellement politique (comme tout mode de vie, y compris le conformisme, sauf qu'ici, le mode est dissident).

Et c'est parce que la liberté est née de l'illégalité, ou, autrement dit, que la seule réponse réaliste, pour nombre de teufeurs, à leur quête de liberté totale, est l'illégalité, que les débats ont été – et continuent d'être – très vifs concernant la relation à avoir avec les autorités publiques qui, après avoir réprimé, interdit et réglementé les free raves, ont contribué à l'organisation des teknivals officiels. Les positions des uns et des autres sont le plus souvent très tranchées.

Derrière les arguments de cette scission politico-culturelle au sein des « électros », se cache plusieurs logiques, plusieurs « usages » de la free et deux grands modèles de mode de vie des teufeurs. Le premier est celui du « teufeur consommateur » pour qui l'événement n'est que festif et relevant du divertissement : musique, substances, danse, transe. Dans cette vision de la fête, les services de secours et de prévention y sont présents, les conditions d'hygiène plus accessibles, et que l'événement soit encadré par les forces de l'ordre importe peu.

Pour les seconds, les puristes de la free, cela ne peut être que sacrilège : un teknival officiel draine une masse trop considérable de personnes, fait venir des dealers louches (alors que le commerce de la drogue dans la free n'est pas si fréquent, la norme étant au contraire d'apporter sa consommation et de se dépanner au besoin), des marchands du temple (les stands de merguez sont honnis des teufeurs de free) et génère trop de débordements. Et on doit leur donner raison : la plupart des accidents ou incidents graves ont eu lieu lors des méga-rassemblements.

Quant à l'organisation, si l'on cherche à pouvoir anticiper le lieu exact d'une free party, on en sera pour ses frais : le commun des teufeurs l'ignore également. A l'instar des dîners blancs, le lieu d'une free aura été préalablement repéré, visité, et le secret sera jalousement gardé jusqu'à la dernière minute, afin d'éviter le plus possible les arrêtés préfectoraux et le blocage du site.

D'après les interlocuteurs du milieu free, environ 90% des déclarations préalables essuient des refus

Beaucoup de préfectures prennent même les devants et interdisent toute tenue de free parties sur leur territoire

Face à cette situation, les teufeurs ont le sentiment d'être considérés comme des pestiférés

C'est parce que la liberté est née de l'illégalité, que les débats sont très vifs concernant la relation à avoir avec les autorités publiques

Les puristes refusent les teknivals officiels : trop de problèmes, trop de dealers, trop de débordements

Le mode opératoire est désormais bien rodé depuis presque vingt ans. L'information sur une free circule dans un premier temps entre les sounds eux-mêmes, qui disposent d'un réseau Internet crypté sur lequel ils peuvent échanger ou obtenir des informations. L'information à l'usage du public averti circule par des flyers et des sites Internet. Le bouche à oreille, les sms, mails et réseaux sociaux font le reste. Les teufeurs ont la date mais pas le lieu. Le flyer donne le numéro d'une « infoline » (répondeur automatique dont le message peut être modifié à distance par les organisateurs) qui fournit quelques informations, infoline dont le message sera modifié, par exemple, la veille pour indiquer la région, et une heure avant l'événement, pour la localisation précise et les indications pour arriver à l'endroit prévu.

La localisation précise d'une free party est généralement donnée seulement une heure avant le début, par un message laissée sur une infoline

Les services de renseignements des forces de l'ordre connaissent ce mode opératoire, et ainsi assiste-t-on régulièrement, nous dit-on, au jeu « du chat et de la souris » entre teufeurs et gendarmes et à « celui qui s'installera le premier ». Les blogs de free party regorgent de récits et d'anecdotes sur ces jeux de pistes. Ici encore, en raison de la logistique, la synchronisation de l'événement a son importance pour que les sounds puissent s'installer la nuit tombée et sans trop attirer l'attention, avant que les teufeurs (qui « tournent » dans la région) n'arrivent sur les lieux.

Il s'en suit souvent une course entre forces de l'ordre et sound system à celui qui s'installera le premier

Le monde des teufeurs repose sur le partage d'un certain nombre de valeurs éminemment sociales, concernant les relations internes au mouvement : solidarité, travail, respect de soi et d'autrui, honnêteté, empathie et attitude positive, soin des animaux, et concernant les relations avec le monde extérieur : respect de l'environnement en tout premier lieu, respect des forces de l'ordre et pacifisme, autonomie, etc.. Certes, plus les rassemblements sont imposants, plus les écarts à ces valeurs peuvent être importants. Mais de façon globale, le « petit milieu » s'autorégule de plus en plus semble-t-il.

Le monde des teufeurs repose sur un certain nombre de valeurs sociales, concernant leurs relations entre eux et avec l'extérieur

Le rapport aux forces de l'ordre est donc ambivalent chez les teufeurs. Comme ceux-ci ne sont pas contre la société mais se définissent comme à côté, on ne trouve que rarement des expressions de haine envers les forces de l'ordre, comme ce serait le cas chez les Black Blocks, ou dans le courant anarchiste politique. Si conflit il y a, ce n'est pas un « conflit polémique » qui mène à l'opposition, à l'affrontement sinon à la violence, mais plutôt un « conflit agonale » où la tolérance envers l'existence d'un « autre », différent, engendre la compétition et la ruse. C'est pourquoi, en règle générale, les teufeurs sont assez « bon public » et se laisseront contrôler, ou, si le site leur est bloqué, contourneront les forces de l'ordre plutôt qu'à aller à l'affrontement direct.

Le rapport des teufeurs avec les forces de l'ordre n'est pas un rapport d'affrontement mais plutôt d'évitement

L'attitude des teufeurs dépend cependant en grande partie de celle de leurs interlocuteurs. Avec la gendarmerie départementale, plus rompue au dialogue, à la négociation et habituée à prendre en compte les psychologies individuelles ou de petits groupes, les teufeurs tendent à garder une attitude assez bienveillante, alors que cela est moins vrai – nettement moins dans certains cas – avec la gendarmerie mobile qui se déploie le plus souvent dans un objectif de maîtrise d'un « adversaire », vision qui sied assez mal à la philosophie du mouvement. Mais, quoi qu'il en soit, le problème central reste la saisie des matériels de sonorisation, qui est très difficilement acceptée par la communauté.

En règle générale, les relations avec la gendarmerie départementale sont plutôt bienveillantes, ce qui n'est pas le cas avec les gendarmes mobiles qui se déploient dans un objectif de maîtrise d'un « adversaire »

• Les rassemblements festifs furtifs

Les rassemblements « furtifs » consistent à faire surgir subitement et tous ensemble, un nombre élevé d'individus dans un espace public pour faire une action ou « quelque chose », pour ensuite disparaître aussi rapidement qu'ils étaient arrivés. L'archétype de ces rassemblements est le flash-mob (mobilisation éclair) et une de ses formes détournées en est l'apéro géant.

Les flash-mobs sont généralement pacifiques, régulées, et sont des événements à temporalité courte : ils ne durent généralement que quelques minutes. Ils ne causent ainsi qu'un émoi passager chez les policiers de la sécurité publique – ou les agents de sécurité privée – qui en sont quitte pour quelques sueurs froides. Mais il ne faut pas s'y tromper : la force du principe même des flash-mobs est qu'il représente une méthodologie d'action très efficace pour créer du lien social entre des individus qui n'ont généralement pas de lien entre eux. Cette puissance est également une faiblesse puisque les rassemblements ainsi générés sont sans culture ou pratiques partagées : en ce sens, ils peuvent être ou devenir anoniques, au sens où nul ne peut préjuger des conduites sociales qui pourront y naître. Si la plupart de ces rassemblements sont sans conséquences, ce n'est pas toujours le cas lorsque ceux-ci s'installent dans la durée et les organisateurs peuvent également perdre le contrôle de la situation.

Les rassemblements furtifs peuvent rassembler de quelques dizaines à plusieurs centaines (voire plusieurs milliers) de personnes. Ces rassemblements sont avant tout festifs et ludiques : ils n'ont pas intrinsèquement de dangerosité sociale puisqu'ils se veulent apolitiques et demeurent pour la plupart assez légalistes (ou à la frontière de la légalité). Leur caractère furtif les rend inaccessibles aux forces spécialisées dans le maintien de l'ordre, sauf si le rassemblement tend à perdurer ou s'il dégénère.

Le mode opératoire des flash-mobs est des plus simples : il s'agit d'être informé et de se conformer strictement aux consignes données. Il est d'ailleurs sociologiquement intéressant qu'en ces temps d'émiettement social, de liberté individuelle, de distanciation face aux institutions d'enrôlement et du triomphe du « moi » tout puissant, on trouve une forme de mobilisation collective dont le maître mot soit le strict respect d'une discipline imposée par un « entrepreneur » inconnu et avec qui il n'existe pas de lien. Sur un autre plan, il s'agit bien d'une foule et non pas d'une masse : les flash-mobs sont un agrégat d'individus atomisés et non pas un acteur collectif constitué, ce qui rend l'autorégulation de la foule quasiment inexistante.

L'accès à l'information se fait de plusieurs façons, les unes s'articulant aux autres. Le bouche à oreille compte pour beaucoup entre les individus formant des petits groupes d'amis sur une base locale ; les sms et les emails, pour la circulation de l'information de petits groupes à petits groupes (via des répertoires). Mais l'information initiale pour la tenue de manifestations d'envergure est à trouver sur des sites Internet, qu'ils soient spécialisés dans la tenue de ce type d'événements ou non, et sur des posts communautaires de Facebook. L'information arrive par cascades : l'existence d'une flash-mob tel jour ; des instructions plus ciblées quant aux rendez-vous préalables ; sur place, des instructions plus précises sur l'action à réaliser.

Le déroulement d'un flash repose sur la convergence rapide d'individus – un surgissement – suivie d'une disparition tout aussi prompte. Les participants doivent donc appliquer strictement les consignes (heure donnée, procédure, etc.) pour obtenir un effet de stupeur et d'étonnement auprès du public. La temporalité est de quelques secondes à quelques minutes et la dissolution rapide, « comme s'il ne s'était rien passé ». Faire partie d'une flash-mob donnerait le sentiment aux participants de « faire un truc beau, qui est gratuit, pour rien, comme pour de l'art » et la sensation de l'existence de liens sociaux, même fugaces et superficiels : « tu fais partie d'un groupe, tu vois, on est ensemble pour faire un truc et on se connaît même pas » (discussions avec des participants).

Les flash-mobs peuvent être créateurs de lien social entre des personnes sans lien entre elles,

mais nul ne peut préjuger des conduites sociales qui pourront naître de ces rassemblements sans culture ou pratiques partagées

« Faire un truc beau, qui est gratuit, pour rien, comme pour de l'art »

Les flash-mobs sont à la fois un type d'action et une méthodologie. C'est pourquoi, assez rapidement, apparaîtront des formes spécifiques qui s'en détacheront progressivement, telles que les Free Hugs (câlins gratuits), les flash-mobs de revendication, les fêtes dans le métro, les batailles d'oreillers (rapidement institutionnalisées) et les apéros géants.

Le flash mob le plus classique est le Freeze. Il s'agit de se figer dans l'espace : 300 personnes arrêtent de bouger pendant 15 secondes ou 1 minute, pour ensuite reprendre leur activité. Filmer le flash-mob est bien sûr primordial ainsi que sa mise en visibilité sur internet. Mais un flash mob peut prendre beaucoup de formes différentes, comme « mourir » ensemble pendant 10 minutes (les participants s'affalent en même temps en occupant toute une place publique). Il peut d'agir d'un geste artistique (danse, mime, etc.) d'un geste politique (brandir des boîtes de maïs OGM), etc. Dans ce dernier cas, la forme festive est utilisée pour une dénonciation politique, mais la fête n'est pas au rendez vous : seule la forme est empruntée.

La forme et la méthodologie des flash-mobs se sont ainsi retrouvées dans différents univers sociaux, générant autant de formes dérivées. Les fêtes dans le métro (ou des centaines de personnes envahissent une rame avec bouteilles, cotillons et musique pour y faire la fête le temps du trajet jusqu'au terminus) sont bel et bien organisées par des promoteurs d'événements urbains. Mais à l'opposé, on a pu voir aussi des danseurs de tektonik se donnant rendez-vous sur Internet pour envahir une place et danser ensemble. Comme pour les free parties, les battles entre danseurs de hip-hop et danseurs de tektonik sont de formidables pacificateurs sociaux (entre générations, entre cultures juvéniles et entre « cités ») et à ce titre, il conviendrait de ne pas trop les encadrer ou les chasser de l'espace public.

Les rassemblements furtifs organisés ont en commun avec les dîners blancs et les free parties d'être anticipés et planifiés (et le lieu tenu secret jusqu'au dernier moment) par des « élites » plus ou moins identifiées et rompues à la maîtrise d'Internet. Par contre, une différence apparaît nettement : dans leur principe, les événements furtifs sont ouverts à tous (la diffusion est publique), sans qu'il y ait de barrière culturelle informelle à l'entrée. Toutefois, on observe que les participants proviennent principalement des classes moyennes. Les origines sociales des personnes participant aux rassemblements furtifs moins organisés et plus spontanés (comme les tektonic et les hip-hop) sont différentes : les individus sont plus jeunes et proviennent de classes plus populaires. Comme leurs rassemblements durent plus longtemps sur la voie publique, ils sont par conséquent aussi objet de dispersion et de dissolution par les agents des forces de l'ordre.

• Le brouillage des catégories entre le festif et le politique

Si l'on peut, superficiellement, distinguer les rassemblements festifs des rassemblements politiques, l'examen approfondi des nouvelles pratiques montre que les frontières tendent à devenir poreuses entre ces deux catégories. Au militantisme sérieux et austère des décennies passées, se sont substituées des formes de militantisme fun, de militantisme spectacle, d'autant que la visibilisation des actions via Internet induit la « spectacularisation » du surgissement dans l'espace public.

L'étude des manifestations « politiques » ou militantes non autorisées a fait ressortir qu'un aspect non négligeable de ces rassemblements tenait de la fête. Que l'on prenne pour exemple la manifestation anti-carcérale de Poitiers (octobre 2009) où les affiches appelaient à une « déambulation festive » ou celle des altermondialistes et des black blocks lors du sommet de l'OTAN à Strasbourg, l'action non autorisée – démonstration pacifique ou violente – comporte une dimension festive non négligeable : jeux de débordement des forces de police ou d'évitement des gaz lacrymogène ; construction des barricades, jets de bouteilles à qui sera le plus adroit, émulation verbale entre

Filmer le flash-mob et le rendre visible sur internet est primordial

Si les événements furtifs sont ouverts à tous, on observe toutefois que les participants proviennent principalement des classes moyennes

Au militantisme politique, sérieux et austère des décennies passées, se sont substituées des formes de militantisme fun, de militantisme spectacle,

d'autant que la visibilisation des actions via Internet induit la « spectacularisation » du surgissement dans l'espace public

participants, etc. Dans un registre de violence urbaine, le visionnement de vidéos de scènes de pillage montre très clairement le caractère festif des opérations de casse des vitrines et de vol : on y rit et on s’y amuse. Quelle est ici la part entre « aller faire la fête en cassant » et « aller casser en s’amusant » ?

La porosité des frontières entre le politique et le festif s’insinue dans la plupart des champs de revendication. N’a-t-on pas des « brigades de clowns » lors d’actions antimilitaristes ? Certains grands rassemblements comme ceux contre l’EPR cherchent ainsi la mobilisation à travers des slogans tels que « joignez l’utile à l’agréable » et en proposant pique-niques géants, farandoles, chorales, grands défilés et maquillage pour les enfants. Autrement dit, c’est au moment où les formes classiques de mobilisation politique ont tendance à s’essouffler, que l’on a recours au festif et au ludique dans une volonté de régénérer la participation citoyenne.

La porosité des frontières existe mais elle est encore limitée. Il faut envisager que de nouvelles méthodes appliquées ici, se transposent là. Des actions politiques militantes pourraient prendre des formes totalement inattendues, inspirées de nouvelles méthodes de rassemblements festifs, notamment de surgissements furtifs.

Les vidéos de scènes de pillage urbain montrent clairement leur caractère festif : on y rit, on s’y amuse

On appelle à des grands rassemblements avec des slogans comme « joignez l’utile à l’agréable », et en proposant pique-niques géants, farandoles, chorales et maquillage pour les enfants

• Conclusion

Pour conclure, revenons à la définition de la fête telle que trouvée sur le site d’Adrénaline : la fête est universellement le ciment des sociétés, elle vise à réguler les émotions, à souder les groupes sociaux, à construire une culture commune. La fête est intergénérationnelle et naît de nos désirs d’union, de transgression et de confrontation. La fête renforce l’appartenance, assure le passage d’un stade à l’autre de nos vies, permet la rencontre et renverse temporairement le monde pour mieux y revenir.

Les rassemblements que nous avons étudié, les pratiques sociales que nous avons pu y observer, les fondements identitaires qui les sous-tendent et l’impératif de (re)créer le lien social si fondamental à l’existence humaine et à l’inscription dans la société correspondent à cette définition et à ce qu’elle engage. Et ce, quelle que soit la forme des manifestations festives. Mais encore faut-il, pour qu’elles puissent s’épanouir, pour éviter les débordements et les désordres, pour que le hors-norme puisse aussi exister a minima dans une société qui force à la conformité sociale, que les acteurs institutionnels soient en capacité d’accepter l’existence de la différence sociale, la soutenir en organisant sa sécurité et repousser le plus tard possible la solution extrême – mais provisoirement efficace – de l’interdiction dont la conséquence est bien souvent de faire se déplacer hors de portée les rassemblements festifs.

2. Le regard de l'anthropologue

Intervention de Véronique Nahoum Grappe



**Normand Filion,
Véronique Nahoum-Grappe**

Mardi 7 décembre 2010, 10h30
Salle de la Cité, Rennes

« Hier avec cette idée de trouver le point de réussite de la fête, on visait un point qui s'inscrit dans une durée. Aujourd'hui, on pose la question de l'espace, et l'exposé qu'on vient d'entendre nous incite tout à coup à penser le moment festif non pas imaginativement, comme un bal de village ou des fêtes imaginaires de l'après guerre, mais comme des fêtes en prise avec le monde moderne, les grandes mégapoles, et on sait que l'avenir démographique de l'humanité, ce sont ces grandes mégapoles sur tous les continents, avec leurs quartiers plus ou moins particuliers et leur centre ville. Ces énormes lieux ne ressemblent plus du tout à ce qu'était le village du XVIIIème siècle, le bourg, la société villageoise.

On sait que l'espace festif, obligatoirement est en miroir du monde réel, non festif dans lequel il s'invente. On se rend compte que là on utilise l'adjectif festif, d'une façon assez particulière, c'est le moment festif qui fait irruption dans l'espace extérieur, non pas la fête dans l'espace privé prévu, mais ce moment qui peut intervenir en dehors de tout cadre festif, à la fin d'un repas trop arrosé de copains, sortir dehors, quel que soit la façon dont on a décidé qu'on allait dehors, ça peut être une petite bande qui dit on y va, où ça peut être un peu plus organisé, avec le téléphone ou les réseaux internet.

Mais la question c'est où aller dehors? Quel est l'espace, toujours un peu imaginaire, qui est intéressant où aller? Et on se rend compte que dans la vie collective, depuis une quinzaine d'années, me semble-t-il, et en dehors des exemples très parlants cités par Normand Filion, on se rend compte qu'il y a un usage du « sortir » collectif, dans les villes et dans les campagnes qui change et qui n'est pas seulement lié aux conditions d'organisation des fêtes contemporaines.

Par exemple, il me semble qu'on s'est tous habitués, sans vraiment que ce soit dit et sans que les pouvoirs publics ne s'émotionnent, lors d'une élection, à ce que les foules sortent, aillent sur les Champs Elysées où elles sont attendues finalement. Pourquoi choisir les Champs Elysées, pourquoi la Bastille? Cette sortie là, elle n'est pas vraiment politique, elle n'est pas vraiment festive, mais elle est quand même festive au sens de casser l'ordinaire, ne pas rester chez soi tranquille, mais en même temps il n'y a pas de projet, de contenu. C'est comme un enfant, il est trop content donc il saute, il ne peut pas s'en empêcher : donc on sort.

*L'exposé qu'on vient
d'entendre nous incite
tout à coup à penser le
moment festif, non plus
dans un contexte de société
villageoise, mais dans celui
des grandes mégapoles
modernes*

*Miroir du monde non festif
dans lequel il s'invente, le
moment festif fait irruption
dans l'espace extérieur, en
dehors de tout cadre festif, à
n'importe quel moment,
juste parce qu'on veut être
dehors, ensemble*

*Un enfant, quand il est
trop content, il ne peut pas
s'empêcher de sauter,

les jeunes et les adultes, eux,
éprouvent le besoin de sortir*

Cette façon de sortir dans les grandes cités est devenue presque une espèce d'habitude non prévue, c'est à dire tout le contraire de l'habitude et sans problématique particulière. Autre exemple, les soirs du nouvel an, au moment extrême des 12 coups de minuit, tout le monde est dehors avec la bouteille sous le bras, c'est l'entre soi de l'apéro, mais c'est en même temps un événement collectif, on va peut être échanger quelques baisers avec des inconnus. Place St Marc à Venise ou aux Champs Elysées à Paris, tout le monde est d'accord, tout le monde se rue, il y a une espèce d'entente.

Dans le premier temps, la foule est mixte socialement et sexuellement, mélangée et rapprochée physiquement, le croisement des yeux est recherché, les étrangers culturels sont perçus comme des égaux, parce qu'ils sont là, dehors, parmi nous dans une même foule. Contrairement aux free parties ou aux diners blancs, rien n'est prévu, pas même la possibilité culturelle du conflit, c'est à dire le Eux/Nous. Il n'y a pas de Eux/Nous, il y a un Nous un peu flou.

D'une certaine façon, les apéros géants totalement improvisés, s'installent dans ce type d'ambiance. Imaginairement, les jeunes vont prendre l'apéro dehors comme s'ils étaient chez eux, on fait du dehors chez soi, la ville c'est chez moi, la rue c'est comme mon canapé et le ciel c'est mon plafond. C'est une expérience extraordinaire, surtout pour les populations qui ont des « chez eux » un peu restreint, dans des grandes barres de HLM, c'est une expérience qui met au centre du monde social, une expérience beaucoup plus intéressante pour les gens non privilégiés que pour les élites qui sont, pensent ils, déjà au centre du monde dans leurs espaces merveilleux.

Donc le sortir a changé, le mot festif convient mais le mot fête, avec son programme imaginaire, ses lampions de la fête etc., ne convient plus.

Certains épisodes festifs se sont inventés dans les grandes villes. Florian Lebreton a soutenu une thèse l'année dernière sur les pratiques de vertiges festives nocturnes dans la ville auto inventée, phénomène qui se mondialise. Plus on avance dans la nuit, plus la population dehors est masculine, la dangerosité s'accroît en terme de vertige et de compétence physique. C'est le troisième temps de la fête, celui de ceux qui n'ont pas envie de rentrer.

On a des exemples : quiconque prend le métro voit des graffitis, ils accrochent l'œil, le passant voit dans la ville des inscriptions qu'il n'arrive pas à lire, qui sont hors la loi, mais qui sont également dans les musées. Il y a aussi les gay-pride qui sont politiques sur la liberté sexuelle, qui entraînent des milliers de personnes. Elles sont un jeu de masse, un jeu avec le corps, la nudité, un jeu avec les professions, il y a une mise en scène. C'est un carnaval, qui dit quelque chose sur le social. Il y a aussi la petite sœur commerciale de la gay-pride, la techno parade, avec les camions, les danseurs. Les adultes ne comprennent pas, ils disent qu'ils sont en transe, ce qu'ils font c'est dangereux. Ces jeunes s'agitent comme des fous puis, tout à coup, ils s'arrêtent, se penchent sur leur portable qu'ils ont entendu sonner et ils disent « t'es où ? ». Donc la transe n'est pas à ce point. Ce sont des virtuoses de la dissymétrie.

Les grandes manifestations ont changé. Aujourd'hui, ce n'est pas parce qu'on est dans une manifestation, qu'on est obligé de tous dire la même chose. Dans certaines manifestations aujourd'hui, on a des espèces de performances artistiques. Dans une manifestation, il y avait des jeunes dans un camion avec pour slogan « on veut rien et tout de suite ». C'était très intéressant parce que c'était l'inverse de mai 68. Il y a de l'humour, les bruits discordant, la danse, les odeurs de merguez de sandwich. On peut les étudier dans un sens festif mais c'est pas la fête. »

Le soir d'élection ou au réveillon du nouvel an, les populations ont cette espèce d'habitude non prévue de se retrouver dehors, avec les autres, mélangés et rapprochés physiquement

Il n'y a pas de Eux et Nous, comme dans les free parties ou les diners blancs, il y a un Nous un peu flou

Les apéros géants fonctionnent de la même façon, on est dehors comme si on était chez moi, et en plus il y a du monde

C'est une expérience extraordinaire pour ceux qui ont des « chez eux » un peu restreint, ça les met au centre du monde social

On peut parler de festif, mais le terme de fête ne convient plus

III - LES CAFES CULTURES

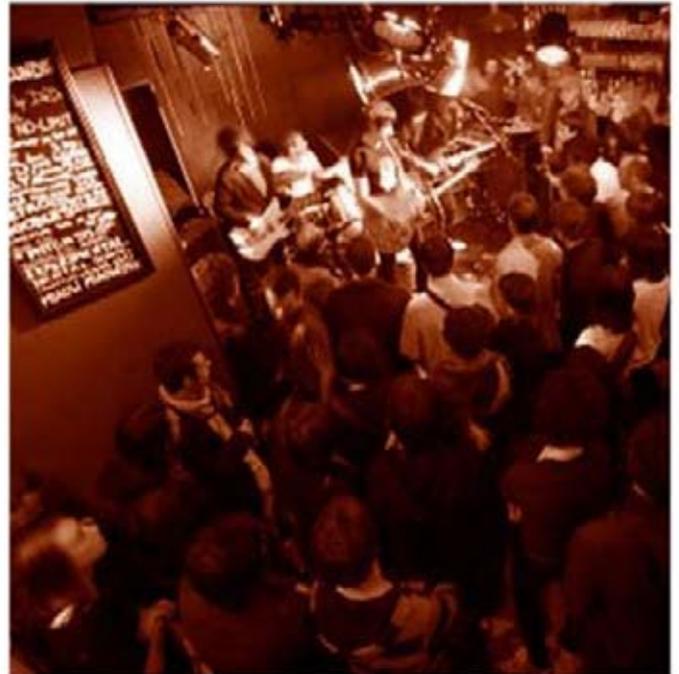
DES ESPACES FESTIFS QUI SORTENT DE L'OMBRE

En 2008, se sont déroulées les premières rencontres nationales des cafés cultures à Nantes. Ces rencontres ont été suivies par la création de « la plateforme nationale des Cafés Cultures ». Celle-ci a travaillé pendant deux ans à l'élaboration de solutions concrètes pour remédier à la situation complexe et aux difficultés rencontrées par les artistes et les cafés cultures. Véritable espace de négociation et de co-construction, elle a réuni pendant deux années : le Collectif Culture Bar-Bars (350 cafés culture en France), le SNAM (Syndicat National des Artistes Musiciens) CGT, l'UMIH (Union des Métiers et Industries de l'Hôtellerie), la Ville de Nantes au nom de l'association des Grandes Villes de France, les Régions Pays de Loire et Aquitaine, le Pôle et le RAMA (Réseau Musiques Actuelles en Aquitaine). Les ministères de la Culture et de l'Intérieur participent également aux échanges.

Le Collectif Culture Bar Bars suit depuis ses débuts les travaux d'Adrénaline, et participe à chacune de ses concertations autour des problématiques liées à la gestion publique de la fête. La place des bars et discothèques dans les espaces festifs, leur fonction dans le lien social et leur rôle dans la régulation des consommations excessives ont été, à de nombreuses reprises, mis en avant par les travaux de recherche de Judevi et les analyses de l'association.

C'est pourquoi, à l'occasion de ce colloque, en partenariat avec Spectacle Vivant en Bretagne, Adrénaline a tenu à inviter le Collectif à présenter l'aboutissement des travaux de la plateforme nationale des cafés culture et d'en débattre avec les acteurs bretons.

Le texte qui suit présente les cafés cultures, et le dispositif et les nouvelles réglementations auxquels ont aboutit la plateforme, actualisée fin 2011. Nous reviendrons à la fin de cette présentation sur leur calendrier d'application.



Lieux de vie essentiels à l'émergence artistique et à la diversité culturelle, les cafés cultures peuvent se revendiquer en France d'une très longue tradition. Depuis les cabarets parisiens au XIXe siècle jusqu'aux cafés concerts de la fin du XXe siècle, ces établissements accueillent de nombreux artistes et suivent au plus près l'évolution des pratiques culturelles des Français. Ils construisent au quotidien le lien social qui a toujours été le propre des cafés, tout en y ajoutant une plus-value artistique aux multiples retombées sociales, culturelles et économiques.

Pourtant, depuis le début des années 1990, ces petits lieux de vie culturelle sont en grande difficulté et ferment leurs portes les uns après les autres.

Les raisons de cette crise sont multiples, certaines dépassant le cadre de l'activité culturelle : la diminution des bars est régulière depuis 1900, passée de 300 000 à 147 000 en 2003, la société supporte de moins en moins les nuisances sonores et les excès d'alcool et contraint les bars à des réglementations très honorables et pénalisantes, l'interdiction de fumer en 2008 fait chuter de 6 % en un an la fréquentation des bars, ou encore les jeunes, première clientèle des bars, subissent une forte baisse de leur pouvoir d'achat dû notamment à l'augmentation importante du coût du logement. Mais, du fait de leur activité culturelle, les cafés cultures sont de plus confrontés à des difficultés spécifiques, de natures juridique, économique et réglementaire sur lesquelles nous reviendrons.

Dans le même temps, les artistes interprètes professionnels sont eux aussi dans une situation de plus en plus précaire depuis la fin XXème siècle. Il est de plus en plus difficile pour eux de vivre uniquement de leur pratique artistique, et donc d'être reconnu dans leur statut professionnel d'artiste interprète en réalisant le nombre de cachets nécessaires pour bénéficier de leurs droits sociaux. Il a été constaté, par exemple, en Pays de la Loire, une baisse de 32% des musiciens bénéficiant du régime de l'intermittence du spectacle depuis 2006. Le nombre de jours de travail rémunéré par artiste, en moyenne par an, ne cesse de diminuer. Il devient en effet de plus en plus difficile pour eux de trouver des lieux pour pratiquer leur métier en étant salariés.

Pourtant, depuis la fin des années 1980, les dispositifs d'aide à l'emploi et les subventions publiques de l'Etat et des collectivités territoriales ont aidé au développement et à la structuration des lieux de musiques actuelles (création des SMAC, financement de lieux de répétitions et de formation...).

Mais, à ce jour, aucun dispositif n'a été mis en chantier pour aider l'emploi artistique direct. C'est le pari que la plateforme nationale des cafés cultures a décidé de relever en créant le premier dispositif national d'aide à l'emploi artistique direct.

Qu'est qu'un café cultures ?

Administrativement, un café cultures est un établissement privé géré par une personne détenant les licences de débits de boissons à consommer sur place de 1ère, 2ème, 3ème et 4ème catégorie et /ou les licences de restaurant (GP ou PR). Enregistrés au registre des commerces, les cafés cultures sont des établissements à but lucratif relevant de la convention collective des HCR (hôtels, cafés restaurants et métiers de la nuit). Ils disposent de moins de 200 places, et proposent une offre culturelle et artistique. L'activité principale des cafés cultures reste le débit de boissons et non l'organisation de spectacles. Ils ont néanmoins une activité régulière de spectacle relevant de la licence d'entrepreneur de spectacles (licence 1). Le classement ERP (établissement recevant du public) des cafés cultures est donc le suivant : type N de Vème catégorie (CHR N-V).

Culturellement, les cafés cultures jouent un rôle important dans la chaîne de diffusion du spectacle vivant en France et particulièrement pour les pratiques amateurs. Les cafés cultures sont un passage obligé pour les groupes et artistes en développement.

Economiquement, ces très petites entreprises participent à l'économie et à l'image d'un territoire et sont en prise directe avec les questions d'emploi artistique, pour peu qu'on leur en donne les moyens.

Les difficultés actuelles des cafés cultures

1 - Les difficultés juridiques

L'ambiguïté administrative des cafés cultures réside dans leur double activité : à la fois débit de boisson et petit lieu de spectacles. Ils s'exposent sans cesse à des difficultés juridiques puisque, dans leur grande majorité, ils sont incapables d'appliquer les réglementations apparues depuis le début des années 90 concernant l'accueil ou la production de spectacles, réglementations pensées par le législateur pour des lieux subventionnés (théâtres publics, SMAC, centres culturels...) ou des lieux privés de très grande capacité (Zénith, grandes salles parisiennes).

► Le Décret bruit

Pensé par les ministères de la santé et de l'environnement pour lutter contre les risques auditifs et les nuisances sonores, le Décret bruit de 1988 oblige les lieux de spectacles à des mises aux normes très strictes (travaux d'insonorisation/limites de pression acoustique). Les bars, en général situés proches d'habitations, sont les premiers concernés par les plaintes pour nuisances sonores, et l'exiguïté des lieux multiplie les risques auditifs en cas de spectacles sonorisés. S'ils souhaitent poursuivre l'accueil de spectacles, les cafés eurent donc le choix entre faire des investissements lourds de mise aux nouvelles normes ou de cesser les spectacles.

► Les réglementations locales

Les réglementations locales concernent principalement les horaires d'ouverture. Des arrêtés municipaux ou préfectoraux peuvent du jour au lendemain décider d'un changement d'horaires sur l'ensemble d'un territoire, souvent à la suite de faits divers liés à l'alcool ou de plaintes trop nombreuses d'habitants. Les relations entre bars, discothèques et autorités locales n'ont jamais été simples. L'image caricaturée, mais certainement parfois réelle, du commerçant encourageant les jeunes à boire sans modération de l'alcool nuit à celle du régulateur des consommations des jeunes, tout aussi, sinon plus, réelle¹. Le fait est que les autorités locales sont généralement beaucoup véloces à contraindre les bars plutôt qu'à les aider à développer leur activité économique comme n'importe quelle entreprise.

1 voir dans chapitre 11, «La fête dans les bars et discothèques», p.6

► La licence d'entrepreneur du spectacle

1) **Le danger d'un reclassement** : lors de leur visite d'un débit de boissons proposant des spectacles, les commissions de sécurité peuvent faire modifier le type d'ERP (établissement recevant du public), de type N (débits de boissons) à L (lieux de spectacle), ainsi que la catégorie d'ERP, qui définit le maximum de public autorisé. De même, lors de la demande de la licence d'entrepreneur de spectacles, certaines préfectures et mairies invitent fortement les cafés à déposer auprès des services « urbanisme » une demande de reclassement en salle de spectacles. Ce reclassement a un impact très dommageable pour les cafés puisqu'il limite fortement la capacité d'accueil du public et oblige à des mises aux normes de sécurité importantes².

2) **La formation** : La licence d'entrepreneur de spectacles implique pour son titulaire de suivre un stage de formation à la sécurité des spectacles de 4 à 5 jours, identique à celle d'un régisseur professionnel de salles de spectacles. Cette formation se rajoute à celle de 3 jours, obligatoire depuis 2006, de tout demandeur d'une licence de débit de boissons ou de restaurant. Les deux formations redondantes dans leur contenu, et néanmoins payantes, exaspèrent les gérants de bar.

2 - Les difficultés économiques

L'activité liée au spectacle vivant représente une charge très lourde à assumer pour le modèle économique d'un café : salaires des artistes et techniciens, matériel de sonorisation, publicité, SACEM, restauration et hébergement des artistes... ; à l'inverse, les recettes liées à cette activité sont réduites, l'entrée des cafés étant normalement libre, le tarif d'entrée pour un spectacle est nécessairement faible, et l'exiguïté des lieux ne permet en général qu'un public restreint. Ainsi est-il constaté une impossibilité structurelle pour ces établissements de rémunérer selon les règles légales l'ensemble des intervenants dans la représentation d'un spectacle. Viennent s'ajouter des difficultés administratives, la complexité et la spécificité des déclarations sociales liées à l'emploi artistique rebutent nombre de gérants habitués à la relative simplicité du régime général.

La plateforme nationale des cafés cultures

I - Les objectifs généraux de la plateforme

La plateforme veut permettre aux cafés cultures de développer leurs activités culturelles et musicales :

- en précisant le cadre de la programmation et de la diffusion des artistes amateurs et professionnels ;
- en encadrant et précisant la réglementation ;
- en garantissant un financement de ces activités et tout particulièrement des emplois artistiques par des aides des collectivités publiques et des acteurs privés.

II - Les solutions apportées par la plateforme

1- Concernant la diffusion

► Le protocole de bonnes pratiques de diffusion des artistes amateurs et professionnels

Un protocole d'accord co-rédigé par les partenaires sociaux (UMIH, CPIH, SNAM-CGT), identifie deux cas de figure :

- Dès lors que dans un établissement de type N-V³ il n'y a pas de recettes liées à l'organisation d'un spectacle (entrées payantes et/ou consommations majorées à l'occasion de spectacles), on considère le spectacle comme étant à but « non lucratif », avec les restrictions suivantes : l'établissement ne peut communiquer de façon professionnelle, ni faire de publicité sur le seul nom de l'artiste. Dans ce cadre, l'établissement peut programmer des amateurs non rémunérés résidant, au plus loin dans les départements limitrophes.

- Dès lors que dans un N-V il y a des entrées payantes et/ou majoration sur les consommations et/ou toutes formes de recettes connexes liées au spectacle, il s'agit d'un spectacle à but « lucratif ». Si le groupe comprend des artistes professionnels alors on doit rémunérer tous les artistes interprètes, et ceci, quelque soit le statut.

Pour les établissements de plus grande capacité, et/ou ceux classés en salles de spectacle, 15 % maximum de la programmation pourra inclure des spectacles d'amateurs non rémunérés.

1 voir dans chapitre I1, «La fête dans les bars et discothèques», p.6

2 un bar (ERP de type N) jusqu'à 200 places est en V^{ème} catégorie, s'il est requalifié en salle de spectacle (ERP de type L), à partir de seulement 51 places il passe en IV^{ème} catégorie ; le passage de V^{ème} en IV^{ème} catégorie correspondant au seuil fixé pour l'application du règlement de sécurité pour chaque type d'exploitation

3 ERP de type N de V^{ème} catégorie, soit les restaurants et débits de boissons jusqu'à 200 places

Ce protocole, validé par la Direction Générale du Travail, sera affiché dans l'ensemble des établissements concernés. Un formulaire de déclaration sera à remplir sur l'honneur par l'artiste amateur, stipulant qu'il est réellement un amateur et qu'il subvient à ses besoins par des rémunérations autres que celles provenant de sa pratique artistique.

2- Concernant la réglementation

► La circulaire interministérielle

La profession, par la voix de l'UMIH et du Collectif Culture Bar-Bars, demande depuis plusieurs années l'aménagement et la bonne application de la licence d'entrepreneur de spectacles pour les cafés.

C'est dans cette optique qu'une lettre circulaire interministérielle a été rédigée. Elle rappelle la législation en vigueur et précise les modalités d'application de la loi. Les cafés cultures resteront des débits de boissons et ne seront pas requalifiés en salles de spectacles professionnelles.

Concernant les conséquences de la réglementation en matière de nuisances sonores, un courrier doit être envoyé par les membres de la plateforme afin de saisir le CNV des possibilités d'accompagnement des établissements sur cette question. La commission 6 du CNV accompagne pour l'aménagement et l'équipement des salles de spectacles et leur offre un soutien financier, notamment pour les travaux d'isolation acoustique.

► La formation

L'UMIH et la DGCA (Direction Générale de la création artistique du Ministère de la Culture) ont comparé le contenu du module « permis d'exploitation » de la formation licence d'entrepreneur de spectacles, et la formation des demandeurs de licence de débit de boissons, afin d'identifier les éventuels doublons entre ces formations. Dans le cadre du module « permis d'exploitation », un plan sécurité des spectacles de 2 jours a été proposé par l'UMIH Formation au Ministère de la Culture. L'objectif est d'acquérir une formation à la sécurité des spectacles, adaptée à la nature du lieu de spectacles, et de permettre aux débitants de boissons d'avoir une meilleure connaissance des normes réglementaires relatives à l'organisation des spectacles et au droit du travail.

3- Le financement des activités de spectacle

► Le Fonds d'aide à l'emploi artistique direct

Un fonds d'intervention pour l'aide à l'emploi artistique direct est mis en place, il est géré par le Centre National des Variétés (CNV). Il bénéficie d'un double financement, privé (brasseurs, distributeurs de boissons...) et public (collectivités territoriales). Les financements des collectivités sont territorialisés (10 000 € d'apport d'une commune iront aidés les cafés cultures de la commune, de même pour un département ou une région).

Ce fonds permet une aide directe à l'emploi artistique selon la modélisation suivante :

Pour 1 artiste : la prise en charge par le fonds correspondra à un montant équivalant à 20% des cotisations sociales.

Pour 2 artistes : la prise en charge par le fonds correspondra à un montant équivalant à 40% des cotisations sociales

Pour 3 artistes la prise en charge par le fonds correspondra à un montant équivalant à 80% des cotisations sociales

Pour 4 artistes ou 3 artistes et 1 salarié non artiste : la prise en charge par le fonds correspondra un montant équivalant à 100% des cotisations sociales

Pour 5 artistes ou 4 artistes et 1 salarié non artiste : la prise en charge par le fonds correspondra à un montant équivalant à 110% des cotisations sociales

Pour 6 artistes ou 5 artistes et 1 salarié non artiste : la prise en charge par le fonds correspondra à un montant équivalant à 120% des cotisations sociales

Les déclarations de salaires se feront via le Guichet Unique (GUSO), comme cela se pratique déjà pour les organisateurs occasionnels, mais selon d'autres modalités : une déclaration numérisée au GUSO et une solution papier seront instaurés, précisant par date, le nombre d'artistes employés et le code postal de l'établissement bénéficiaire. Le GUSO se retournera ensuite vers le CNV pour faire payer par le fonds les sommes prises en charge, dans la limite des aides apportées par les collectivités territoriales concernées par le territoire du bénéficiaire.

Les établissements concernés sont les lieux de catégorie N-V (bars et restaurants de moins de 200 places), ils devront s'affilier au GUSO et signer la Charte des bonnes pratiques.

II - Le calendrier d'application

Le protocole de bonnes conduite a été signé le 29 mars 2011 par le syndicat des employeurs l'UMIH et celui des salariés le SNAM-CGT, a été validé par la Direction Général du Travail et est transmis aux corps de contrôle (Inspection du Travail) fin 2011. La nouvelle réglementation concernant le caractère lucratif ou pas d'un spectacle dans un café cultures et, en conséquence, le statut professionnel ou amateur des artistes qui y participent est donc applicable dès fin 2011.

La circulaire interministérielle aménageant la licence d'entrepreneur de spectacles pour les cafés, est rédigée, et, à ce jour, au 31 octobre 2011, fait la navette pour signature entre les ministres de la culture et de l'intérieur

La nouvelle formation sur l'organisation des spectacles dans les cafés cultures est en cours de construction entre l'UMIH et les services du Ministère de la Culture.

Le Fonds d'aide à l'emploi artistique direct sera expérimenté de janvier à juin 2012 dans les régions Pays de Loire et Aquitaine, avant d'être étendu à l'ensemble du territoire français à partir de juin 2012.

Contact : Le Pôle de coopération des acteurs pour les
Musiques Actuelles en Pays de la Loire
contact@lepole.asso.fr - www.lepole.asso.fr
42, rue de la Tour d'Auvergne 44200 Nantes
Tél : 02 40 20 03 25

Qu'est-ce pour vous qu'une fête réussie ?

Et une fête ratée ?

Ces questions et d'autres autour des dimensions positives ou négatives de la fête, ont permis de mieux connaître la relation entre les personnes et la fête, et de mesurer quantitativement les différentes attentes des populations ; 1000 personnes ont été interrogées en Bretagne, jeunes et moins jeunes, actifs et non actifs, urbains et ruraux. Les résultats de l'enquête menée pendant l'année 2010 par l'équipe de Jeudevi ont été analysés par Christophe Moreau et commentés par l'anthropologue Véronique Nahoum-Grappe.

Les rassemblements festifs dans l'espace public

Depuis les années 1950, chaque décennie voit une évolution importante des pratiques festives des jeunes, et de leur mode d'organisation. Mais quelque soit la génération, se regrouper par centaines, voire par milliers, reste une constante. Depuis 2004, à Rennes, les regroupements d'étudiants le jeudi soir et de lycéens le vendredi sont devenus une habitude. Le succès des réseaux sociaux auprès des jeunes ont, en 2010, donné une ampleur inédite, et souvent dangereuse par leur gigantisme, à ces rassemblements annoncés sans être organisés.

Les cafés cultures

Un nouveau dispositif inédit et enfin applicable va permettre, en 2012, de redonner aux cafés leur place dans la scène culturelle et artistique. La plateforme nationale des cafés cultures, après deux ans de concertation, a abouti à une véritable petite révolution dans le milieu du spectacle vivant : pratique amateur, emploi artistique, normes accoutumées et de sécurité, tout est abordé et des solutions proposées.



photo : David Sauveur

Les lundi 6 et mardi 7 décembre 2010, s'est tenu à Rennes le second colloque d'Adrénaline sur « La fête réussie et les rassemblements festifs dans l'espace public ». Dernier acte d'un projet d'expertise et de concertations sur la gestion publique de la fête en Bretagne, ce colloque qui a rassemblé 150 personnes s'est déroulé en trois temps dont ce document est la retranscription écrite.

Le lundi 6 décembre a eu lieu une Table ronde sur la fête réussie avec une présentation et analyse par Christophe Moreau de l'enquête réalisée par les sociologues de Jeudevi pour comprendre le vécu des populations lors des pratiques festives et leur représentation de ce qu'est, pour elles, « une fête réussie », et le regard de l'anthropologue Véronique Nahoum Grappe.

Le mardi 7 décembre en matinée s'est tenue une Table ronde sur les rassemblements festifs dans l'espace public avec une conférence du sociologue des organisations Normand Filion, suivie d'une intervention de Véronique Nahoum Grappe.

Le même jour en après-midi, deux rendez-vous étaient proposés : un atelier-débat sur l'approche relationnelle dans la prévention et la réduction des risques qui a permis l'échange d'expériences entre les équipes de prévention intervenant en milieu festif dans l'Ouest, et, en partenariat avec Spectacle Vivant en Bretagne, une rencontre régionale sur les cafés cultures avec une présentation du nouveau dispositif d'aide à l'emploi d'artistes.

Ce document est vendu par correspondance 5€ + 3€ de port

Envoyer un chèque à l'ordre d'Adrénaline à :
Adrénaline, chez Benoît Careil 20 rue de Brest 35000 Rennes
tél : 02 99 54 35 41 – careil.benoit@wanadoo.fr

www.adrenaline.asso.fr

Prix de vente : 5 €

